MON FILM

20 frs

Daniel GÉLIN
Françoise ARNOUL
dans

LES AMANTS du TAGE

Coproduction E. G. C. - HOCHE PRODUCTIONS - FIDES

N° 449 — 30-3-55

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à tous nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions d'intérêt général (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

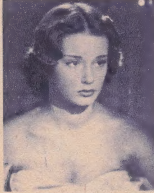
4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 30 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée *sous une autre enveloppe* à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

★ Entre nous ★

Le Caméristе répond ici à toutes les questions d'intérêt général

LA GITANA. — Edith Piaf (Edith Gassion) est née à Paris le 19 décembre 1915. Mariée à Jacques Pills. Elle a les cheveux châtains, les yeux bleus et mesure 1m,52. Elle a paru à l'écran dans : *Montmartre-sur-Seine* (1941), *Étoile sans lumière* (1945), *Neuf garçons et un cœur, Paris chante toujours, Boum sur Paris, Si Versailles m'était conté* (1953). — Martine Carol a eu ses premiers rôles au cinéma en 1943-1944. Précédemment, elle avait fait de la figuration. Ses premiers rôles importants : *La Ferme aux loups, Bifur III, Trente et quarante.* — Dans *Les Misérables* (version française de 1933) c'est la petite Gaby Triquet qui jouait Cosette enfant.



Lyla ROCCO
dans
Bonnes à Tuer
(Photo Egé-Films)

ROSE POMPON. — Désolé, chère amie, il n'est pas possible de « rattraper » une lettre précédemment reçue, ni pour la supprimer, ni pour lui adjoindre de nouvelles questions. Ce qui est passé est passé. On ne remonte pas le flot (très envahissant, croyez-moi) du courrier. — James Mason, né à Huddersfield (Angleterre) le 15 mai 1909, est marié et père d'une fillette. Derniers films parus en France : *Pandora, L'Affaire Cicéron, Les Rats du désert, Jules César, Histoire de trois amours, Le Prisonnier de Zenda, L'Homme de Berlin, Prince Vaillant, Une étoile est née.* — Richard Todd, né à Dublin le 11 juin 1919, est marié et père d'un tout jeune fils. Derniers films : *Robin des Bois et ses joyeux compagnons, L'Inconnu de Monaco, La Rose et l'épée, Secrets d'alcôve, Enquête à Venise, Échec au roi.* — Patricia Medina, née à Liverpool (Angleterre), le 19 juillet 1921, divorcée de Richard Greene. Derniers films : *Rudolph Valentino le grand séducteur, Dick Turpin bandit gentilhomme, Les Évasions du capitaine Blood, L'Aigle rouge de Bagdad, Sangaree, La Princesse et le voleur, Le Fantôme de la rue Morgue, Les Pillards de Mexico.*

CINÉPHILE MÉDITERRANÉENNE. — Patience, patience, le délai de parution est parfois de plus de trois mois ! — Certains acteurs répondent rapidement ; d'autres tardent beaucoup ; d'autres ne répondent pas du tout. Au petit bonheur la chance... — Pour *Comment épouser un millionnaire*, voyez notre n° 432, p. 8-9. — John Justin est un acteur anglais de théâtre. Nous le voyons assez rarement à l'écran (version 1939 du *Voleur de Bagdad, Les Quatre plumes blanches, La Grande aventure, Le Mur du son*). Né à Londres en 1917. Marié.

RENÉ SARNETTE. — En effet, je déchiffre difficilement votre lettre et votre nom. Tous mes vœux de rétablissement. — Parce que M. Combret trouve cette solution avantageuse, apparemment ! et cela ne regarde que les intéressés. — L'interprète du rôle de la petite Anna dans *Le Fils de personne*, film italien, n'est pas indiquée dans la distribution. — Un film avec Marie-France ? Cela viendra sans doute. — Merci pour la jolie carte.

CAROLINE CHÉRIE. — Debra Paget, née à Denver (Colorado, U. S. A.) le 19 août 1933, est célibataire. Vit et tourne en Amérique. Derniers films parus en France : *La Flibustière des Antilles, La Vie de Jean Valjean, Prince Vaillant, Les Gladiateurs.* Nous la reverrons dans la nouvelle version des *Dix commandements.* — Jeff Chandler, Américain lui aussi, est né le 15 décembre 1918 à Brooklyn (New-York). Derniers films parus en France : *La Bataille des sables, Au mépris des lois, Sans ton amour, Les Boucaniers de la Jamaïque, A l'assaut du Fort-Clark.* Marié à Marjorie Hoshelle ; père de deux filles.

CASTAGNETTE. — Roberto Benzi est né le 12 décembre 1938.

LA VEUVE JOYEUSE. — Gregory Peck est né le 5 avril 1916. — Oh ! oui, la mort de Raymond Pellegrin dans *Le Grand jeu* est réalisée grâce à un truquage. — Interview de Jean-Claude Pascal publiée dans notre n° 416.

TZAREVITCH. — Georges Guétary a une propriété aux environs de Cannes. — Pierre-Michel Beck est né en 1938, c'est tout ce que je sais. — Philippe Lemaire, après *Marchandes d'illusions* et *Les Clandestines*, a tourné *Tournant dangereux* (ex-*Jalousie*) avec Viviane Romance.

RUE ANDRÉ-MAGINOT. — Étrange affaire ! Pas de pseudo et pas de signature lisible ! Tant pis pour vous, j'imprime votre adresse ! — Audrey Hepburn, née en 1923, à Bruxelles, de père irlandais et de mère hollandaise, est mariée à Mel Ferrer depuis septembre 1954. Elle a tourné : *Nous irons à Monte-Carlo, De l'or en barres, Vacances romaines, Sabrina.*

ERVO. — Une seule lettre, un seul pseudo et un seul questionnaire (de trois questions) par lecteur et par mois, telle est la règle de ce courrier, je l'ai bien souvent dit. — Ava Gardner est née à Smithfield (U. S. A.) en 1923. — Virginia Mayo s'appelle Virginia Jones. — Gary Cooper tourne depuis 1923. — Vous me voyez publiant ici la liste complète de ses films ?... Derniers parus en France : *Les Aventures du capitaine Wyatt, Le Train sifflera trois fois, Retour au paradis, Le Souffle sauvage, La Mission du Commandant Lex, Le Jardin du diable*, et bientôt : *Vera-Cruz.*

GUÉTARY 15-30. — Jean Chevrier est né à Lagny (Seine-et-Marne) en 1915. Marié à Marie Bell. Derniers films : *La Maison dans la dune, Messaline, Fra Diavolo* (réalisation italienne), *Les Dents longues, Horizons sans fin, Si Versailles m'était conté, Le Grand Pavois, Les Hommes en blanc.*

GIL-BERBE-CO. — Une bonne partie des artistes que vous nommez sont des vedettes de la chanson et ne me concernent pas. Ici, cinéma. — Impossible de joindre John Carroll, qui ne tourne plus guère. Nous ignorons sa nouvelle adresse. — Avez-vous attendu le temps nécessaire ? Le délai de parution, étant donnée l'abondance des questions, dépasse souvent trois mois.

TERRE DES ALPES. — Nous ne pouvons nous charger de courrier pour Gilbert Bécaud. Ici, cinéma. Mes regrets. — Eddie Constantine a tourné : *La Môme Vert-de-gris, Cet homme est dangereux, Les Femmes s'en balancent, Votre dévoué Blake, Ça va barder.* En effet, la réussite que fut son interprétation de Lemmy Caution a fait de lui, en un temps très bref, une vedette de cinéma. — Nadia Gray a tourné : *L'Inconnu d'un soir, Monseigneur, Ultra-secret, L'Heure de la fantaisie, Une vie d'amour* (*Puccini*), *La Vierge du Rhin, Caroussel fantastique, Les Femmes s'en balancent, La Vallée des aigles, Le Maître de Don Juan* et *Casta Diva.*

ANNE-MARIE. — C'est William Connor qui joue le roi Stéphane dans *Le Roi pirate.* Nous n'avons vu cet acteur dans aucun autre film.

LE GRAND PAVOIS. — Oui, Jean Chevrier a quitté la Comédie-Française. — Dans ses films récents, il fut le partenaire de Ginette Leclerc dans *La Maison dans la dune* (1951) ; Maria Felix dans *Messaline* ; Amedeo Nazzari dans *Fra Diavolo* ; Daniel Gélin dans *Les Dents longues* ; Gisèle Pascal dans *Horizons sans fin* ; Marie Mansart et Marc Cassot dans *Le Grand Pavois.* — Il mesure 1m,70.

SUZETTE SOLITAIRE. — Vous pouvez écrire en français aux vedettes étrangères. — Parmi les films d'Alan Ladd, vous oubliez : *Les Héros dans l'ombre, Le Dahlia bleu, Jordan le révolté, Enquête à Chicago, Montagnes rouges, La Légion du Sahara.*

LISBETH MARAIS. — Dans *Quo Vadis ?*, c'est Peter Ustinov qui jouait Néron. — Isabelle Pia a paru à l'écran dans *Le Bon Dieu sans confession, Madame du Barry, Huis clos.* Nous la reverrons dans *Marianne de ma jeunesse* et *Futures vedettes.* — Les vedettes du *Voleur de Tanger* étaient Tony Curtis et Piper Laurie.

GANGSTER C. — C'est Mario Ferrari qui joue le général Kabaël dans *La Reine de Saba.* — C'est Aldo Nicodemi qui joue Marco dans le film italien *La Maudite.* — Je ne connais pas les lieu et date de naissance de l'acteur italien Armando Francioli.



Guy MADISON
dans
La Charge sur la Rivière Rouge
(Photo Warner Bros.)

SOUS LES ÉTOILES. — Je parle des artistes sur lesquels mes lecteurs m'interrogent, chère amie ! — Je ne connais pas Géo Corty et c'est bien naturel, puisque cet artiste est un chanteur. Ici, cinéma...

SOUYDA LA CURIEUSE. — Alan Ladd, avant d'épouser Sue Carol, avait été déjà marié à une Américaine qui n'est pas actrice. Il eut un fils de cette union. Avec Sue Carol, il a eu une fille, Alana, et un fils, David. De son côté, Sue Carol avait, d'un précédent mariage, une fille. — Alan Ladd est né le 3 septembre 1913 ; Sue Carol, en 1908.

VIVETTE. — Pour *Torrents*, déjà dit, et même redit. Voyez notamment n° 426, p. 2.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 32, 223, 231. Faire offre à M. L.-J. Macquart, 96, chemin du Croissant, Nantes (Loire-Inf.).

LECTEUR recherche numéros épuisés de *Mon Film*. Écrire à M. Inayataly Hassim, B. P. n° 16, à Fort-Dauphin (Madagascar).

MON FILM
CINÉ POUR TOUS
Rédacteur en chef : Pierre HENRY
TOUS LES MERCREDIS. 5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Comptes chèques postaux : Paris 5492-99.
Abonnements, France et Colonies :
1 an......... **780 fr.** | 6 mois....... **420 fr.**
Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. (Prière d'écrire le nom en lettres majuscules.) Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.



LES AMANTS du TAGE

A u milieu de la profonde et tumultueuse joie de la libération de Paris, Pierre Roubier, qui défilait dans la capitale avec l'armée Leclerc, sentait son cœur bondir de bonheur. A l'allégresse de la victoire et du retour se mêlait, pour le jeune parachutiste, un trouble délicieux : il allait revoir Hélène, sa femme.

Ils s'étaient mariés à peine sortis de l'adolescence, alors que Pierre n'avait même pas achevé ses études de droit. La guerre les avait séparés. Mais Pierre, en combattant, n'avait jamais cessé d'être fidèle à son ardent et premier amour.

S'arrachant en riant des bras des charmantes Parisiennes qui distribuaient des baisers à leurs libérateurs, Pierre descendit de sa jeep en approchant de sa maison. Enfin, il allait retrouver sa femme et son foyer ! Il s'élança dans l'escalier, qu'il monta d'une traite. Il fouilla fébrilement dans sa poche, y trouva sa clef, la fit tourner dans la serrure :

Hélène était là. Mais elle n'entendit même pas la porte s'ouvrir : A demi nue, elle riait aux éclats dans les bras d'un jeune homme qui la lutinait. Lorsque, enfin, elle tourna ses regards vers la porte, au seuil de laquelle se tenait Pierre, hébété, Hélène n'eut pas le temps d'exprimer sa surprise, l'étonnement plein de frayeur qui la clouait sur place : Pierre avait déjà brandi son fusil-mitrailleur. Une rafale jeta Hélène sur le sol, mortellement blessée.

Devant la justice, Pierre Roubier dut répondre du meurtre de sa femme. L'avocat de Pierre se faisait fort d'obtenir l'acquittement. Mais l'accusé semblait ne faire aucun cas de la liberté qu'on allait peut-être lui rendre. Silencieux, dur, fermé, Pierre Roubier paraissait définitivement marqué par le drame qu'il venait de vivre.

— Geste de vengeance, geste de justicier ! proclama l'avocat de Pierre. On lui avait appris à tirer vite, sur tout ennemi découvert. Il a refait ce qu'il avait fait des milliers de fois ! Ce n'est pas Pierre Roubier qui a tiré, c'est le soldat Roubier, des commandos de parachutistes ! Compagnon de ceux qui ont crié à la face du monde : « Je ne meurs pas en vain ! », le soldat Roubier a acquis le droit à notre fierté, à notre tendresse. S'il nous est impossible d'exprimer notre reconnaissance à ceux qui ont répandu leur sang pour la France, il nous reste du moins la consolation d'adoucir la peine d'un de leurs glorieux compagnons qui, par miracle, a échappé à la terrible fournaise. Messieurs, je ne fais pas appel à votre indulgence, ni à votre compréhension. Ce sont là des sentiments que l'on réserve aux coupables... Les coupables, cherchez-les plus loin et plus haut que lui. Ils s'appellent : guerre, solitude, séparation, souffrance !... Messieurs, je vous confie le soldat Roubier, car je suis sûr que vous ne refuserez pas la liberté à celui qui a combattu si durement pour nous conserver la nôtre.

Et ce fut l'acquittement, en effet.

En quittant la salle d'audience avec son client libre, l'avocat avait l'air triomphant. Pierre demeurait froid et hostile.

— Vous avez dit assez de sottises comme ça ! déclara-t-il pour mettre fin aux discours de l'avocat qui racontait, intarissablement, ses impressions d'audience. Je suis seul maintenant à vous écouter et je ne vous crois pas... Moi, je sais qui a tué ma femme : c'est moi, Pierre Roubier, qui ai tué ma femme, Hélène Roubier. Quand je l'ai vue dans les bras de son amant, c'est bien elle que j'ai vue, et non pas un ennemi découvert ! C'est bien elle que j'ai voulu descendre... Et celui qui a tiré, ce n'est pas le parachutiste, c'est le cocu... Vous saisissez la nuance ?

— Malheureux ! s'écria l'avocat. Si j'avais dit cela, on ne vous aurait jamais acquitté !

— Je n'ai pas demandé à l'être, jeta rudement Pierre. Allez, adieu !

— Malheureux ! répéta l'avocat. Et qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Partir ! répliqua farouchement Pierre qui, déjà, s'éloignait à grands pas.

Il partit, en effet. Il connut la Belgique, l'Espagne, l'Afrique du Nord. Il s'engagea à bord de navires marchands. Il franchit des frontières, traversa des océans, changea de métier à chaque escale. Et les années passèrent...

Dix années après le drame, Pierre Roubier vivait à Lisbonne. Une escale après tant d'autres... Il était devenu chauffeur de taxi Il avait de bons amis portugais : Amalia, fameuse chanteuse de *fados*, tenancière-vedette d'un cabaret très couru ; Porfirio, l'associé d'Amalia ; Maria, mère du petit Manuel, chez laquelle Pierre avait pris pension ; et le jeune Manuel lui-même, gosse déluré et charmant qui, chaque jour, rapportait à sa mère quelques *escudos* gagnés en pilotant dans Lisbonne les touristes étrangers ou en vendant des cartes postales.

Le petit Manuel parlait convenablement plusieurs langues, et fort bien le français. Il était le fils d'un Marseillais qui, après avoir donné cet enfant à Maria, avait retrouvé son destin, qui était d'aller de pays en pays, comme Pierre. Mais Maria était fière de son histoire d'amour et élevait son fils dans le culte de son père et de la France.

C'était pour Porfirio que travaillait Pierre : son taxi appartenait à Porfirio, et Porfirio aimait bien Pierre qu'il ne questionnait jamais sur son passé et appelait cordialement « Parisien ». Quant à Amalia, il était évident qu'elle avait voué à Pierre un sentiment fort tendre. Mais Pierre n'était

LES AMANTS DU TAGE

Réalisation de Henri VERNEUIL, d'après une nouvelle de Joseph KESSEL, tirée d'un scénario de Marcel RIVET. Adaptation de Jacques COMPANEEZ.

INTERPRÉTATION :

Pierre	DANIEL GÉLIN.
Kathleen	FRANÇOISE ARNOUL.
Lewis	TREVOR HOWARD.
Amalia	AMALIA RODRIGUES.
Manuel	JACQUES MOULIÈRES.
Maria	GINETTE LECLERC.
Maisie	BETTY STOCKFELD.
Porfirio	MARCEL DALIO.
L'avocat	GEORGES CHAMARAT

Coproduction E. G. C. — HOCHE PRODUCTIONS — FIDES

Récit de CAMILLE CASTEL.



Manuel était guide et vendait des cartes postales.

pas de ceux qu'on attache. Son permis de séjour au Portugal touchait à sa fin. Et le « Parisien », à nouveau, ne pensait qu'au départ, attendait certain cargo à bord duquel il voulait embarquer.

— Quoi ? grondait la bonne Maria. Tu n'es pas bien, ici ?

— Si, répondait sincèrement Pierre, je suis bien. Mais moi, tu sais que je sois bien ou mal j'ai des fourmis dans les jambes.

C'est dans ces nettes dispositions d'esprit qu'il rencontra lady Kathleen Denver. Il était loin de se douter du rôle qu'allait jouer cette jeune femme dans sa vie. Pourtant, il la remarqua dès la gare, lorsqu'un porteur plaça dans le taxi de Pierre les valises de Kathleen. Ces valises étaient constellées d'étiquettes provenant des palaces de tous pays. Le destin voyageur de Pierre donnait au jeune homme une âme fraternelle à ceux qui, comme lui, avaient connu tous les cieux. En prenant le volant, en roulant dans les rues de Lisbonne, il observait lady Kathleen Denver qui, à la suite de ses bagages, avait pris place dans le taxi. Elle était jeune, mince, très élégante. Un visage à la fois enfantin et mystérieux. Une expression grave et fermée. Mais, si elle avait voyagé, c'était dans les avions de luxe, dans les grands paquebots, en passagère riche, avec son mari, sans doute. « Lord et lady Denver »... Rien de commun avec les voyages tels que les connaissait Pierre Roubier. Rien de commun entre Pierre Roubier et la jeune lady Denver...

Tout en conduisant sa cliente vers l'hôtel *Aviz*, le plus luxueux de Lisbonne, Pierre faillit accrocher la voiture d'un maraîcher. Il couvrit l'homme d'invectives dignes d'un chauffeur parisien, sans remarquer l'air amusé de sa cliente. Devant l'hôtel *Aviz*, lady Denver descendit et, tandis que les chasseurs s'empressaient à descendre ses bagages, elle tendit à Pierre un billet de cinq livres sterling. Puis elle s'éloigna vivement. Ébahi, Pierre la rappela :

— Mais c'est beaucoup trop ! s'écria-t-il. Voyons, cinq livres, ça fait...

— Quatre cents escudos ! déclara lady Denver. Trente pour la course, et le reste pour l'accent parisien !

Avant que Pierre ait pu répliquer, la jeune femme avait pénétré dans le hall de l'hôtel. Mais il avait entendu l'étonnante réponse de lady Denver, et, surtout, apprécié la voix et la prononciation.

— Pas possible, pensa-t-il, elle est Française. Et même Parisienne... Il n'empêche que son royal pourboire ne me fait aucun plaisir. Au contraire. Je n'ai aucune envie qu'elle me fasse la charité.

***

Lady Denver, ayant en main la clef de son appartement, traversait le hall de l'hôtel *Aviz* lorsqu'elle sursauta désagréablement : Maisie Dixon, la plus redoutable bavarde du Tout-Londres, venait vers elle en s'exclamant :

— Oh ! Kathleen. Quelle joie ! Croyez-vous que le monde est petit, *my darling* ! Vous, à Lisbonne !... Oui, je comprends, vous cherchez à oublier ! C'est bien naturel... Êtes-vous un peu remise de cette horrible chose, au moins ? Ah ! c'est affreux ! Votre pauvre mari !

— Ah ? murmura Kathleen. Vous êtes au courant ?

— Voyons, *darling* ! s'écria Maisie avec satisfaction. Mais les journaux de Londres sont ici le jour même ! Quel drame terrible, cher petit chou ! Si jeune et déjà veuve !

Kathleen, en s'excusant sur son vif désir de prendre quelque repos, échappa à la bavarde et se retira dans son appartement. Mais au dîner, lorsqu'elle entra dans la salle à manger, Kathleen tomba droit sur la table où trônait Maisie, entourée d'une petite cour mondaine : lord et lady Hurst, le riche portugais Miguel de Silveira, une élégante Française, Christine Rioux. Maisie s'exclama, présenta ses amis à Kathleen, qui eut toutes les peines du monde à gagner la table où elle désirait dîner seule et en paix. Lorsque Kathleen se fut éloignée, Maisie parla d'elle à ses amis :

— C'est une Française, vous savez, une compatriote à vous, ma chère Christine... Pauvre lord Denver ! Mourir ainsi...

— Personnellement, dit Silveira, c'est elle que je plains le plus. La voilà seule...

— Les jeunes veuves ont le don d'émouvoir notre ami ! sourit lady Hurst.

— Moi aussi, affirma Maisie, je la plains beaucoup. Enfin, autant qu'on peut plaindre une fille de son âge qui se retrouve avec trente ou quarante mille livres de revenu !

— Tant que cela ? admira Silveira, de plus en plus intéressé.

— Il paraît, chuchota Maisie, qu'elle s'est évanouie deux fois pendant le service funèbre... Moi, je trouve ça très bien de sa part !

***

En regagnant son appartement, après son dîner solitaire, Kathleen fut amusée de voir surgir sur ses pas un petit garçon brun, à mine fûtée, qui lui déclara dans un français fort convenable :

— Madame, je suis guide. Vous n'allez pas vous coucher si tôt ?

C'était Manuel, auquel Pierre avait parlé de la dame de l'hôtel *Aviz*, de son somptueux billet de cinq livres et de son accent parisien.

— Lisbonne *by night* ? sourit Kathleen, résignée. Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu as à me proposer ?

— Les fados ! proposa Manuel. Vous aimez les fados ?

— Je te le dirai quand je les aurai entendus, répliqua Kathleen. Allons pour les fados !

Manuel emmena la jeune femme au cabaret d'Amalia. Malheureusement, l'heure était déjà tardive et aucune table n'était libre. Soudain, Manuel aperçut Pierre, seul à une table. Imperturbable, le gosse déclara au portier :

— Cette dame a rendez-vous avec le monsieur qui est tout seul, là-bas !

Devant cet argument, le portier laissa Kathleen pénétrer, avec Manuel, dans le cabaret-cave éclairé aux chandelles où résonnaient les nostalgiques guitares. Pierre fut assez contrarié d'être dérangé dans sa rêverie solitaire. Mais, pensant que ce travail de guide était le gagne-pain de Manuel et de la bonne Maria, il fit place au gosse et à lady Denver.

Soudain, des acclamations éclatèrent : Amalia apparaissait. De sa voix sombre et déchirante, elle chanta les traditionnels fados, airs lancinants et mélancoliques du folklore des pêcheurs portugais.

— Ça vous plaît, madame ? interrogea Manuel à voix basse.

— Beaucoup ! répondit Kathleen avec un élan sincère Je regrette vraiment de ne pas savoir le portugais !

— C'est la femme d'un pêcheur dont le mari est mort en mer, expliqua le gosse. Alors elle descend sur la plage tous les soirs et elle lui parle comme s'il était vivant... Elle lui dit... des choses, quoi... C'est l'amour !

Pierre ne rit pas, et Kathleen non plus. La voix bouleversante d'Amalia retentissait dans la salle voûtée. Et soudain, à mi-voix, Pierre se mit à traduire ce que disait la chanteuse :

— Je me suis réveillée ce matin près de toi... en tremblant, car j'avais peur d'être moins belle qu'hier... Mais tes yeux m'ont dit : non... Lorsque tu as ouvert la porte, le soleil glissait au ras de la mer et la barque noire dansait dans la lumière... Tu as hissé la voile, tu as viré vers le large... Les femmes qui prient le soir sur le rivage disent que tu n'es jamais revenu... Les folles, mon amour, les folles ! Tu n'es jamais parti. Tu es partout autour de moi, comme toujours !...

Amalia termina sa chanson dans un tonnerre d'applaudissements. Kathleen se tourna avec simplicité vers Pierre :

— Merci, murmura-t-elle.

Comme arraché à un rêve, Pierre lui jeta un regard mauvais :

— Il n'y a pas de quoi ! gronda-t-il.



— Quelle surprise ! s'écria Maisie en reconnaissant Kathleen.



— Pourquoi partir ? dit Maria à Pierre. Tu n'es pas bien ici?

C'était compris dans les cinq livres. Pourboire royal !... Ah! ce n'est pas tous les jours qu'on transporte les valises d'une touriste de luxe... N'est-ce pas, lady Denver ?

La jeune femme jeta sans ciller :

— Mon nom de jeune fille est Catherine Clairant. Ma mère était couturière en chambre.

— Pardon, répondit Pierre. Vous aimez Lisbonne ? reprit-il après un instant de silence.

— Je ne sais pas encore, sourit Kathleen. Je crois, oui...

— Les pays, rêva Pierre, c'est un peu comme les visages. Aucun ne ressemble à l'autre, mais finalement ils sont tous pareils... Moi, c'est à l'odeur que je reconnais les villes. Par exemple, Lisbonne, ça sent l'algue, le sucre candi et la sardine grillée...

— Kathleen ! Petit chou ! clama derrière eux une voix ravie.

C'était l'inévitable Maisie, flanquée de Mme Christine Rioux et du séduisant M. de Silveira. Kathleen ne dissimula pas son dépit, tandis que Pierre et Manuel s'éclipsaient. Maisie et sa suite s'installèrent à la table de Kathleen. Maisie étourdissait tout le monde par son bavardage lorsque Manuel reparut :

— Madame ! dit-il à Kathleen de son ton le plus « guide ». Le taxi que vous avez demandé vous attend !

Ravie de l'intelligence du gosse, Kathleen sauta sur ce prétexte pour abandonner Maisie et ses amis. Au dehors, Kathleen et Manuel trouvèrent Pierre et son taxi.

— J'ai tout de suite compris qu'ils vous ennuyaient, dit Pierre.

— Oh ! oui... Merci ! s'écria Kathleen, qui ajouta soudain, mise en confiance : Moi qui étais venue ici pour être seule, c'est manqué !... Vous ne voyez pas où je pourrais trouver une chambre, ou un petit appartement dans un quartier tranquille, loin des « touristes de luxe » ?

— Je suis guide ! dit fièrement Manuel à lady Denver.

— Je ne vois pas, répondit froidement Pierre. Mais, de toute façon, vous en auriez vite assez...

— Pourquoi ? jeta Manuel avec reproche. Je lui ferais visiter Lisbonne, à la dame ! Toi, Pierre, tu lui raconterais des histoires sur tes voyages et tout ! Et maman se débrouillera bien pour le trouver, le petit appartement !

Maria se débrouilla si bien que, dès le lendemain soir, Kathleen prenait possession d'un charmant logis, dans la rue même où habitait Maria, en face du cabaret d'Amalaia et Porfirio.

***

Peu de jours après, un gentleman se présenta à l'hôtel *Aviz* et demanda une chambre. Tout en remplissant sa fiche, le gentleman, qui parlait un excellent français marqué d'un plaisant accent anglais, demanda d'un ton léger :

— N'avez-vous pas ici mon amie et compatriote lady Denver ? J'aimerais la saluer.

On lui répondit que lady Denver n'habitait plus l'hôtel depuis trois jours. Le gentleman parut désolé :

— C'est décevant ! s'écria-t-il. N'avez-vous pas sa nouvelle adresse ?

— Nous n'avons pas le droit de la communiquer, monsieur ! lui fut-il répondu.

Il s'inclina en souriant, comme pour marquer qu'il approuvait cette discrétion. Et il inscrivit sur sa fiche : « M. Lewis, nationalité anglaise, touriste. »

***

Chaque jour, Manuel venait chercher Kathleen, qui l'accueillait avec de cérémonieux et affectueux : « Bonjour, Senhor Guide ! »

— Est-ce que vous êtes contente, quand vous sortez avec moi ? lui demanda un jour le gosse. Je ne suis pas trop petit pour vous ?

— Tu es un adorable compagnon ! s'écria Kathleen. J'adore sortir avec toi ! D'ailleurs, j'adore Lisbonne !

— Ah ! Tant mieux ! soupira le gosse. Évidemment, Lisbonne ne vaut pas Paris, ni Londres !

— Comment le sais-tu ? s'écria Kathleen.

— C'est Pierre qui me l'a dit ! déclara gravement l'enfant.

— Enfin !... railla affectueusement la jeune femme. Revoilà M. Roubier dans la conversation ! Il y avait longtemps que tu ne m'avais pas parlé de lui. Au fait, que faisait-il avant de venir à Lisbonne ?

— Tout ! déclara fièrement le gosse. En Belgique, il a construit des villes. En Espagne, il a conduit des camions d'oranges. Et il a été mécanicien sur des bateaux...

— Et il a des amis ? reprit Kathleen.

— Il en a un : moi ! riposta Manuel avec un orgueil dont Kathleen ne songea pas à sourire.

— On doit se sentir tranquille avec lui ! dit soudain la jeune femme, comme si elle eût pensé à voix haute et parlé malgré elle.

Et Manuel, avec l'admirable intelligence de l'innocence, conclut en exprimant exactement la pensée secrète de Kathleen :

— Oh! oui, Il n'a jamais peur de rien ! C'est merveilleux !

***

Une circulation amicale s'établit vite entre l'appartement de lady Denver et la maison de Maria : Manuel venait deux fois par jour. Mais Pierre venait aussi, pour rendre de menus services à la jeune femme. Il y eut de petits achats à faire, un fauteuil à réparer pour lequel Pierre proposa son industrieuse habileté, l'acquisition de quelques curiosités du pays pour laquelle Pierre vint donner son avis... Mais Pierre ne s'avouait pas encore que, s'il venait si volontiers chez Kathleen, c'était tout simplement à cause de la profonde séduction de la jeune femme.

— Vous connaissez Nazaré ? demanda Pierre, un matin.

— Non, avoua Kathleen. Qu'est-ce que c'est ?

— Un village de pêcheurs, sur la côte, expliqua Pierre. La capitale de la sardine, en quelque sorte. Quand les gars remontent leurs filets, le soir, c'est aussi beau qu'un tapis d'argent. Justement, on comptait y aller demain, toute une bande : Amalia, Porfirio... C'est des copains. Ça vous amuserait de venir avec nous ?

— Je vous remercie, monsieur Roubier, répondit Kathleen. Mais vous savez, moi, les sorties en bande... Je ne connais pas vos amis, je suis très sauvage, comme vous le savez, et pas du tout le genre « billet collectif »...

Ce genre de réplique, quelques jours auparavant, eût suffi à faire fuir Pierre avec un

Amalia chantait d'une voix émouvante.



haussement d'épaules. Cette fois, il demeura un instant sans voix. Puis il marcha vers Kathleen et proposa sans hésiter :

— Et si on y allait seulement tous les deux ?...

***

Ils allèrent à Nazaré « seulement tous les deux ». Ils prirent la vedette qui remontait le Tage. La vedette était chargée d'une foule de touristes, promeneurs et curieux. Le guide, circulant entre les groupes, décrivait le paysage et ses beautés, successivement en portugais, en espagnol, en français, en anglais...

— Vous qui avez horreur de la foule, vous êtes servie ! soupira Pierre.

— Je n'ai pas horreur de la foule, monsieur Roubier, répondit Kathleen. J'ai peur des êtres humains, mais non point quand ils sont en grand nombre. La foule est aveugle et sourde. Que peut-on rêver de mieux ?... Comme ce paysage est beau ! Vous aimez le Tage ?

— J'aime tous les fleuves, répondit gravement Pierre, parce qu'ils vont à la mer... J'ai toujours aimé voir couler l'eau. Quand j'étais gosse, à Paris, j'étais fasciné par la Seine et les bateaux-mouches.

— Moi, rêva Kathleen, c'était pour les péniches. Ce que j'aurais voulu aller sur une péniche ! J'ai passé mon enfance à les regarder passer.

— Je suis persuadé que votre père, dit Pierre avec une soudaine froideur, vous en aurait payé une si vous l'aviez demandée gentiment.

— Mon père est mort quand j'avais cinq ans, monsieur Roubier, dit calmement Kathleen. De toute manière, il ne gagnait que 2 300 francs par mois. Et ma mère faisait de la couture en chambre, je vous l'ai déjà dit.

— Je m'excuse, murmura Pierre. Je gâche tout. Je suis tellement maladroit... Moi, mon père était ébéniste. Nous habitions l'île Saint-Louis.

— Et nous, s'écria Kathleen avec un sourire ému, place Saint-Michel ! Nous étions voisins... Et il faut que nous venions nous rencontrer au Portugal !

Quand ils débarquèrent, Kathleen, détendue, confiante, semblait goûter un bonheur oublié depuis longtemps. Soudain, son visage s'altéra, ses yeux jetèrent une flamme hostile : un gentleman flegmatique et souriant se tenait devant elle :

— Lady Denver, quelle surprise ! s'exclama-t-il. Ainsi, vous avez eu l'idée de venir visiter ce cher vieux Portugal ? Moi aussi, comme vous voyez !... Je vous fait compliment de votre bonne mine ! Vous semblez beaucoup mieux que lors de notre rencontre en Cornouailles...

— En effet, coupa Kathleen, je n'étais pas très bien. N'en parlons plus, je vous en prie.

— Bravo ! s'écria Lewis. Je vois que vous ne me gardez pas rancune pour cette malheureuse et tragique...

— Permettez-moi, interrompit encore Kathleen, de vous présenter un ami, M. Pierre Roubier. Pierre, je vous présente M. Lewis.

— Oh ! s'écria M. Lewis avec les marques du plus grand ravissement. Je suis enchanté, monsieur Pierre Roubier, de vous connaître !... Mais je suis là à bavarder comme une vieille pie. Je retarde votre promenade... Mes hommages, lady Denver, et à bientôt !

— Vous comptez rester longtemps à Lisbonne ? interrogea Kathleen avec une altération bizarre de la voix.

M. Lewis sourit de plus belle :

— Qui sait ? murmura-t-il. Peut-être oui, peut-être non !

Et il s'éloigna, après avoir salué cérémonieusement.

Pierre se sentait désagréablement impressionné par cette rencontre. Il lui semblait deviner, entre Kathleen et cet inconnu, des liens déplaisants et subtils, sur lesquels il n'avait pas le droit d'interroger. Mais, comme ils continuaient leur promenade, Kathleen, peu à peu, recouvra son humeur insouciante et joyeuse. Et Pierre l'imita.

La jeune femme admira la longue plage de Nazaré, les barques, les filets, les mouvements majestueux de la mer, les belles villageoises vêtues de noir.

— Elles sont en noir dès l'enfance, expliqua Pierre. La côte est très dangereuse. Il n'y a pas un foyer de Nazaré où il ne manque un père, un frère, un mari perdu en mer...

Dans un café du port, ils rencontrèrent Amalia et Porfirio, en promenade eux aussi. Amalia, très entourée, chanta des fados avec les enfants du village.

Le soir tombait. Mais Pierre et Kathleen, cette fois, ne s'abandonnèrent pas à la magie des fados. Un charme plus fort les entraînait : l'envie d'être ensemble. Ils sortirent furtivement et se mirent à marcher sur la plage déserte.

Auprès d'une barque couchée, Kathleen s'allongea voluptueusement sur le sable.

— On est bien ! murmura-t-elle. On voudrait rester ici toute la vie.

— Oui et non, dit Pierre. Les bateaux sur le sable, ça me flanque le cafard. Je n'aime que ce qui bouge.

— Rien ne vous attache jamais, n'est-ce pas ? reprit la jeune femme. Rien ni personne... Avez-vous été marié ?

— Oui, dit brièvement Pierre. Une fois pour toutes... Vous aussi, n'est-ce pas ? On voit encore la trace de l'alliance sur votre doigt. Vous êtes divorcée ?

— Veuve, répondit Kathleen.

— C'est récent, reprit Pierre. La marque est toute fraîche.

— Un an, dit la jeune femme.

— Et vous avez enlevé votre alliance pour...

— Pour éviter la pitié et les questions ! répliqua vivement Kathleen.

— Excusez-moi, dit sèchement Pierre.

Il y eut un silence. Kathleen jouait à laisser couler le sable fin entre ses doigts.

— Pierre, murmura soudain Kathleen, n'est-ce pas étrange ? Nous avons eu vingt fois l'occasion de nous dire des petites choses désagréables. Eh bien ! chaque fois, invariablement, quelque chose de très fort nous a retenus l'un près de l'autre.

— Ce doit être le malheur, répondit Pierre. Les êtres malchanceux se reconnaissent entre eux. Pas besoin d'insigne à la boutonnière.

— Ça a commencé, rêva tout haut Kathleen, à votre regard, quand je vous ai vu, tout seul à une table, chez Amalia... De tous les bruits de la rue, il n'y en a qu'un seul qui me réveille chaque fois : celui de votre taxi quand vous rentrez. Je reconnais le ron-ron du moteur, le petit cri du frein... Et votre pas sur les pavés...

— Moi, murmura Pierre, je passe devant votre maison et je pense que vous êtes derrière cette fenêtre...

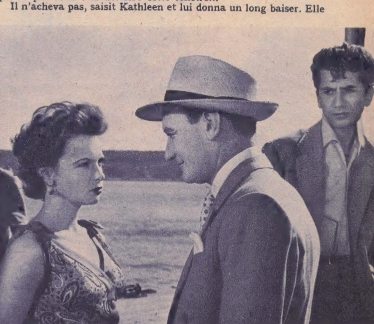
Il n'acheva pas, saisit Kathleen et lui donna un long baiser. Elle se dégagea avec une sorte d'effroi... Elle avait peur de l'amour... Pierre, toujours ombrageux, crut comprendre qu'elle le dédaignait.

— Excusez-moi, j'aurais dû comprendre plus vite, ricana-t-il. Évidemment, les plages désertes, les clairs de lune, les ladies mélancoliques, ce n'est pas une raison suffisante pour se bourrer le crâne !.. Une jolie fille se laisse embrasser ? Et après ?... C'est parce qu'elle s'ennuyait ! Elle a voulu s'isoler avec toi ? C'est pour semer l'autre... Pauvre imbécile !

— De tous les mots que vous avez dits, murmura tristement Kathleen, il n'y en a que deux de vrais : les deux derniers.

Elle se leva, courut vers la mer, s'y roula, sans ménagements pour sa robe. La merveilleuse chaleur portugaise saurait bien la sécher. Pierre rejoignit la jeune femme. Avec une soudaine complicité enfantine, ils jouèrent, se jetèrent de l'eau au visage, se roulèrent dans les vagues.

Puis Pierre saisit Kathleen, la porta jus-



La rencontre de Kathleen et de Lewis fit à Pierre une impression déplaisante.



Maisie et ses amis s'installèrent à la table de Kathleen.

qu'au sable sec, se pencha sur elle avec ferveur. Cette fois, Kathleen n'eut pas le courage de repousser Pierre : elle s'abandonna avec passion à ses baisers.

***

Désormais, Pierre et Kathleen vécurent l'un pour l'autre. On les rencontrait, la main dans la main, dans les pittoresques rues montantes de Lisbonne, insoucieux de tout ce qui n'était pas leur amour. Si insoucieux qu'ils ne virent pas, un beau soir, le visage attentif de M. Lewis qui, dissimulé à l'intérieur d'une voiture, les observait longuement...

— Tu viendras dîner avec moi ? demanda Kathleen en arrivant devant sa porte. Oui ?... Quel bonheur, mon chéri! Tiens, prends la clef, ce sera plus simple.

Pierre se rembrunit. Cette clef, dans sa main, évoquait d'affreux instants...

— Je n'aime pas les clefs, murmura-t-il.

— Pourquoi ? sourit Kathleen sans comprendre. Nigaud, va! Ne viens pas trop tard. Je vais compter les minutes!

Elle courut chez elle et, sur le seuil, se retourna pour envoyer un baiser. Pierre, le cœur battant, ne parvenait pas à se dégager du terrible souvenir de l'autre clef, celle qui lui avait permis d'ouvrir la porte derrière laquelle étaient Hélène et son amant... Il se rendit chez Maria, la mort dans l'âme.

Rentré chez elle, Kathleen, en effet, se mit à compter les minutes. Mais les minutes passaient sans amener Pierre. Soudain, Kathleen, qui ne quittait plus la fenêtre, aperçut Pierre qui sortait à grands pas de chez Maria. Mais, au lieu de venir chez Kathleen, il se dirigea vers le bar d'Amalia.

Amalia et Porfirio, qui préparaient la soirée, virent avec étonnement Pierre s'installer au bar et s'enivrer méthodiquement.

— Hé! doucement, Parisien! conseilla Porfirio. Dans dix minutes, tu vas être rond comme un tonneau!

— Et si c'est ça que je cherche ? répliqua Pierre.

— Ça change tout, sourit Porfirio avec indulgence. Dis donc, avant que tu ne roules par terre, j'ai à te parler. Si tu as toujours envie de partir, j'ai des nouvelles pour toi : ton cargo arrive dans quinze jours et repart juste le lendemain...

Mais Pierre n'entendait pas. Il tournait dans sa main la clef de Kathleen et murmurait :

— Sa clef... Elle me l'a donnée, comme l'autre... Les clefs, c'est affreux. Ça ouvre les portes. Et derrière les portes, il y a des trucs... Tu ouvres la porte, et tu reçois le truc en pleine poire... Et cinq minutes après, tu es un salaud. Tu étais un brave type d'un côté de la porte; tu es un salaud de l'autre côté... Un salaud!



Sur la plage, Pierre et Kathleen échangèrent leur premier baiser.

Plein de rancune, de chagrin, il alla jusqu'à la fenêtre. Là, ses yeux étincelèrent de fureur : il voyait, se glissant prudemment le long des murs, M. Lewis en personne! M. Lewis était certainement l'amant de Kathleen. Il allait chez elle! Pierre revint au bar, avala farouchement un verre d'alcool, puis il se rua dans la rue.

La nuit était tombée. Pierre marcha comme un fou jusqu'à la maison de Kathleen. Il enfonça la clef dans la serrure, la tourna violemment, laissa tomber la porte. Il courut jusqu'à la chambre. Kathleen qui, lasse d'attendre, s'était couchée, se dressa sur son lit, effrayée.

Il y eut un silence. Pierre se mit à marcher comme un automate dans l'appartement : Kathleen était seule.

— Je te demande pardon, murmura Pierre, dégrisé.

— C'est vraiment trop gentil! railla Kathleen. Tu ne veux pas regarder sous le lit, non ?

— Kathleen, reprit Pierre avec désespoir, essaie de me comprendre. Je sais ce que tu peux penser. Je voulais venir dîner, j'étais heureux en pensant que j'allais te retrouver. C'est vrai! Mais je me suis mis à penser à des tas de trucs, je me suis dit...

— Tu te parles trop, jeta sèchement Kathleen.

Alors, Pierre livra son cœur à la femme qu'il aimait :

— Je ne voulais pas que ça recommence, tu comprends ? Je ne voulais pas que ça recommence, comme avec l'autre... Oui, l'autre, ma femme, celle que j'ai tuée!

Kathleen n'eut aucun mouvement d'horreur. Simplement, elle prit Pierre aux épaules et l'attira près d'elle, visage contre visage.

— Oui, soupira Pierre, je suis un meurtrier, mais rassure-toi, pas un meurtrier en fuite... Il y a des nuances dans l'assassinat : il y a le crime noir des tueurs à gage, le crime rouge des fous, le crime blanc des pays en guerre... Eh bien ! moi, je serais plutôt un assassin rose-bonbon. Crime passionnel. Acquitté à l'unanimité...

— Elle te trompait ? murmura Kathleen.

— Oui, dit Pierre.

— Tu l'aimais ? reprit la jeune femme.

— Je le croyais, répondit Pierre avec accablement. Maintenant, je sais que je l'ai tuée pour rien, puisque c'est toi que j'aime.

— Et tu t'es dit, murmura la jeune femme, « Kathleen sera » comme l'autre, tout va recommencer. » Non, Pierre, rien ne recommence jamais. Il n'y a pas deux gouttes d'eau, pas deux femmes, pas deux hommes, pas deux amours qui soient pareils... Je te ferai peut-être du mal, moi aussi. Mais pas celui-là.

— Tu m'aimes ? demanda violemment Pierre. Je veux savoir si tu m'aimes ?

— Et moi, murmura Kathleen, je ne veux pas le savoir. Mais je peux te dire que, quand tu n'es pas là, je suis comme une maison vide... Et quand tu reviens, même en enfonçant les portes, c'est comme si je recevais le soleil dans la figure...

Bouleversé, Pierre serra la jeune femme dans ses bras. C'est alors que le téléphone sonna.

— Qui ça peut-il être ? dit Kathleen en sursautant. Personne, sauf toi, ne connaît mon numéro de téléphone à Lisbonne.

— Laisse donc sonner, s'écria Pierre. C'est sans doute une erreur.

Mais Kathleen se leva, prit l'appareil. Elle semblait effrayée. Après quelques « allô! » précipités, elle murmura à Pierre :

— On ne parle pas. Et pourtant, il y a quelqu'un au bout du fil, j'en suis sûre.

Elle raccrocha. Pierre la considérait, repris par un doute affreux. Le téléphone se remit à sonner. Pierre, devançant la jeune femme, saisit le récepteur :

— Allô! dit-il violemment. Allô!

Au bout du fil, Pierre entendit un sec déclic.

— Cette fois, dit Pierre, il a raccroché. Tu sais qui c'est, n'est-ce pas ? Hein ! Kathleen, tu sais qui c'est ?

— Oui, murmura Kathleen. C'est Lewis.

— C'est ton amant ? gronda Pierre.

Kathleen haussa les épaules avec accablement :

— Mon pauvre Pierre! C'est un inspecteur principal de Scotland Yard.

— Un flic! s'écria Pierre. Qu'est-ce qu'il te veut ?

— Mon mari, expliqua Kathleen d'une voix sans timbre, est mort dans un accident d'automobile. Le coroner a conclu à une mort accidentelle. Mais Lewis n'a jamais voulu admettre cette version. Ou, plus exactement, il est payé par la famille Denver pour ne pas l'admettre... Pour les Denver, j'ai toujours été l'intruse, la môme de Paris devenue lady Denver. Et maintenant je suis devenue l'héritière. C'est un coup dur pour eux, tu comprends ? Heureusement, j'étais à trente kilomètre de l'accident quand il s'est produit. Bill était seul au volant.

Pierre écoutait, tendu. Il n'eut qu'une réaction, celle de l'amoureux jaloux :

— Tu l'appelais « Bill » ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Tout le monde l'appelait Bill, répondit Kathleen avec lassitude.

— Mais ce Lewis, reprit Pierre avec effort, qu'est-ce qu'il espère, en te suivant partout ?

— Il attend, murmura la jeune femme. Tu n'as jamais vu un chat guetter un oiseau sous un arbre ? L'oiseau n'a rien fait, mais le chat attend quand même... Pierre! ajouta Kathleen

(Suite page 10.)

M. Lewis observait attentivement Pierre et Kathleen.



L'HOMME au

Réalisation de Ronald NEAME. Scénario de Jill CR

Henry Adams	Gregory PECK
Portia	Jane GRIFFITHS
Olivier Monpelier	Ronald SQUIRE
Roderick Monpellier...........	W. HYDE WHITE

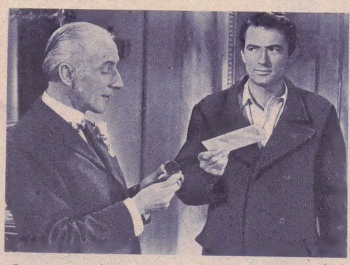
Production J. A. Arthur RANK, en Technicolor



1 A la fin du siècle dernier, par une chaude journée d'été, un homme jeune, très grand, errait dans les rues de Londres. Américain fraîchement débarqué, après une traversée mouvementée au cours de laquelle il avait perdu argent et bagages, Henry Adams venait de se présenter à l'Ambassade américaine, où on lui avait seulement proposé de lui trouver de l'embauche sur un cargo qui le rapatrierait. Cette solution indignait Adams ; il estimait qu'un homme jeune, fort, courageux, devait trouver du travail dans Londres.



2 En attendant, Adams, à jeun depuis quarante-huit heures, se baissait furtivement pour ramasser une brioche qu'un enfant venait de jeter, quand un majordome lui ouvrit la porte d'une somptueuse demeure et le pria d'entrer. Deux vieux messieurs, les richissimes frères Monpelier, avaient surpris le geste d'Adams et s'étaient mutuellement déclaré : « Voilà notre homme ! » Ils interrogèrent Adams, qui raconta son odyssée. « Prenez cette lettre, décida alors Olivier Monpelier. Elle contient des instructions et de l'argent. »



3 « Je n'ai que faire de votre charité ! protesta l'Américain. Je veux travailler ! — Ceci est une épreuve. Réussissez, et votre situation est faite. Mais engagez-vous à ne pas ouvrir la lettre avant deux heures. » Mis en confiance par le sérieux de son interlocuteur, Adams accepta et se hâta vers un restaurant, où il se fit servir, coup sur coup, deux repas. Puis, obligé de régler l'addition, il décacheta l'enveloppe. Elle contenait une coupure unique d'un million de livres, imprimée spécialement par la Banque d'Angleterre pour les frères Monpelier.



4 « Le billet ci-inclus vous est prêté pour un mois, disait la note explicative contenue dans l'enveloppe. Si vous le restituez intact dans le délai fixé, nous vous procurerons l'emploi que vous désirez. Il vous intéressera sans doute de savoir que vous êtes l'enjeu d'un pari... » Les frères Montpelier passaient leur vie à discuter. Un jour, l'aîné avait parié qu'il suffirait à quelqu'un de posséder un billet d'un million de livres pour inspirer le respect et la confiance dans une société absurde où le crédit était roi. Le cadet prétendait, au contraire, que la possession d'un tel billet ne serait d'aucun secours à un pauvre diable inconnu, si celui-ci ne pouvait changer sa grosse coupure. Henry Adams, invité à tenter l'expérience, départagerait les deux frères. L'Américain se demandait anxieusement comment les choses allaient tourner quand il avoua se trouver sans monnaie et exhiba son billet au garçon du restaurant...



5 Ahuri, le garçon porta le billet au patron, qui le montra à un client, caissier à la banque voisine. Sur l'assurance formelle que ce billet était authentique, le restaurateur, qui ne pouvait évidemment rendre la monnaie, se confondit en excuses. Il était trop heureux et trop fier d'accorder à un aussi riche client tout le crédit que celui-ci voudrait bien faire dans son établissement. Encouragé par ce début, Henry entra chez un tailleur, où la vue du billet fit également merveille. Pour ces commerçants, Adams ne pouvait être qu'un original richissime et il convenait de s'assurer sa clientèle par de grands égards et un traitement de faveur. Quand il apprit que l'Américain cherchait un gîte, le tailleur lui indiqua l'hôtel Bumbles, et il s'empressa de téléphoner au directeur pour lui annoncer ce singulier, mais intéressant client. L'annonce du billet de un million de livres mit le palace en ébullition...

...x MILLIONS

...GIE, d'après la nouvelle de Mark TWAIN ; avec :

Duchesse de Cromarty	Joyce GRENFELL
Duc de Frognal	A. E. MATTHEWS
Rock	Reginald BECKWITH
Renée	Anne GUDRUN

...istribuée par LES ARTISTES ASSOCIÉS, S. A.



6 Seul, le meilleur appartement pouvait convenir à M. Adams. Il était occupé par un vieil habitué, le duc de Frognal, que l'on délogea sans vergogne malgré ses protestations indignées. Cet authentique pair du royaume détestait les Américains, fussent-ils, comme celui-ci, pourris d'argent. Il alla déverser sa fureur à l'office d'étage où Renée, la femme de chambre, compatit à ses malheurs. Le lendemain, frais et dispos, d'une élégance raffinée, Adams partit d'un pied léger pour l'Ambassade américaine. Comme on le dévisageait dans la rue, en se montrant les journaux, il s'avisa que ceux-ci publiaient le portrait du possesseur du fabuleux billet... L'ambassadeur en personne reçut ce compatriote, qui avait les honneurs de la presse, et insista pour lui faire accepter cent livres, car Adams avouait manquer de monnaie. Et il invita le jeune homme à assister à la réception donnée ce jour-là par le duc et la duchesse de Cromarty.



7 Adams était maintenant reçu par les plus aristocratiques familles de Londres. Ces réceptions ne l'amusaient guère, mais il s'y rendait pour y rencontrer Portia Cromarty, dont il était éperdument amoureux. Aussi prêta-t-il peu d'attention aux combinaisons que lui exposait un financier désireux de se servir de son nom pour une spéculation sur une mine d'or. Quand on apprit que Henry Adams patronnait l'affaire, personne ne douta plus de son sérieux. Ce fut une ruée sur les titres, qui atteignirent des cours vertigieux. Hastings, le financier, triomphait... Pourtant, la catastrophe était proche, par la faute du duc de Frognal, qui préparait un bon tour à l'Américain. Il décida Renée à lui servir d'instrument pour l'accomplissement de ce qu'il considérait comme une simple farce. La femme de chambre subtilisa le billet d'un million de livres qu'Adams laissait dans son veston et elle le cacha sous le tapis.



8 Le duc, circulant dans le hall, parmi les habitués de l'hôtel, émit des doutes sur l'existence du billet dont tout le monde parlait, mais que personne ne voyait jamais. Il fit courir des rumeurs alarmistes qui atteignirent bientôt l'intéressé. Adams voulut se justifier et s'aperçut alors de la disparition du billet. Il n'en fallut pas davantage pour créer la panique. Une nuée de créanciers assiégea bientôt l'Américain, qui ne savait comment les inciter à la patience. A la Bourse, les actions de la mine d'or s'effondrèrent.



9 Bientôt, des gens menaçants envahirent l'hôtel Bumbles. Actionnaires de la mine d'or, ils s'en prenaient à celui qu'ils tenaient pour le responsable de leurs lourdes pertes. Adams essaya de leur faire entendre raison, mais le tumulte allait grandissant et l'affaire risquait de se terminer par le lynchage de l'Américain, si ce dernier ne rétablissait pas la confiance en présentant le billet. Soudain, une jeune fille fendit les rangs et étreignit Henry : Portia, le sachant ruiné et en péril, venait lui offrir l'appui de sa tendresse...



10 Néanmoins, ce geste touchant d'une amoureuse n'eût pas suffi à sauver Adams. Fort heureusement, le duc comprenait enfin qu'il était allé trop loin et il donnait à tous l'apaisement réclamé en restituant le billet. Ce geste suffit à rétablir le crédit d'Adams... A la Bourse, les titres s'échangeaient à un cours satisfaisant et le mois s'acheva sans que l'Américain se soit trouvé dans l'obligation d'entamer le billet, qu'il remit intact à ses propriétaires. Ceux-ci assurèrent l'avenir d'Henry Adams, qui épousait Portia...


(Suite de la page 7)

d'une voix implorante. Tu ne voudrais pas qu'on parle d'autre chose ?

Et comme pour conjurer tous les mauvais sorts, elle se blottit amoureusement dans les bras de Pierre.

***

Le lendemain, les nuages semblaient dissipés. L'amour, plus fort que tout, enchantait Pierre et Kathleen. Ils allèrent à la fête foraine et s'y amusèrent comme des enfants.

Malheureusement, ils y rencontrèrent Maisie, venue là en désœuvrée, et sans doute à contre-cœur, avec le beau Miguel de Silveira.

— *Darling!* Cher petit chou! s'écria Maisie en apercevant Kathleen. Qu'êtes-vous devenue depuis tout ce temps? Vous avez quitté l'hôtel sans crier gare!

Déjà Silveira s'empressait auprès de Kathleen. Mais celle-ci présenta Pierre à Maisie et à son compagnon. Puis, déclarant qu'elle mourait de soif, Kathleen entraîna Pierre vers une buvette en plein air.

Maisie, suffoquée de voir lady Denver boire de la limonade à la bouteille, dans une foire populaire, avec un jeune homme sans cravate, s'éloigna sans insister. Mais Pierre eut le temps de saisir ce qu'elle disait à mi-voix à Silvera, en s'éloignant.

— Je crois qu'elle a raison, ta Maisie, murmura Pierre.

— C'est une dinde, sourit Kathleen en dégustant sa limonade.

— Une dinde qui a raison, reprit Pierre. Elle vient de dire que je ne suis pas un gentleman. C'est vrai...

— Moi, affirma Kathleen en prenant le bras du jeune homme, je te trouve très bien comme ça.

***

La période de sérénité et de bonheur devait être de courte durée. Pierre fut bientôt repris par sa jalousie. Quelqu'un, d'ailleurs, l'y poussa habilement : le diabolique M. Lewis.

Un matin, Pierre vit, sans surprise, M. Lewis s'approcher de son taxi et y monter calmement.

— Monsieur Lewis? demanda Pierre en mettant en marche. Que voulez-vous exactement?

— Aller au bar du *King George* ! répliqua aimablement M. Lewis. Je suis ravi que vous vous rappeliez mon nom, monsieur Roubier!

— Je ne suis pas aussi candide que j'en ai l'air, répliqua Pierre. Ce n'est pas par hasard que vous avez choisi mon taxi. Il était le sixième de la file et vous êtes venu droit dessus... Avez-vous à me parler? Si c'est de Kathleen, moi, j'ai quelque chose à vous dire. Ceci : fichez-lui la paix!

M. Lewis sourit gentiment à Pierre dans le rétroviseur. Puis il reprocha avec suavité :

— Comme c'est navrant : vous n'aimez pas *savoir*. Vous vous privez d'un des plaisirs les plus amers de l'existence : la découverte d'un être humain!

Pierre haussa les épaules et stoppa : on était arrivé devant le *King George*.

— Je vous dois combien? dit Lewis en descendant.

— Sept escudos, répliqua Pierre. Voulez-vous une facture, pour la famille Denver?

— Décidément, reprit Lewis avec son infatigable sourire, elle vous a beaucoup parlé de moi. Non pas de facture, merci : j'ai traité à forfait.

Dominant sa fureur, Pierre regarda Lewis pénétrer dans le bar. Soudain, il aperçut, sur la banquette arrière, un paquet enveloppé d'un journal. Il le prit en entra à son tour dans le bar. Lewis était là, benoîtement installé devant un whisky-soda.

— Vous avez oublié ceci sur la banquette, dit Pierre en tendant le paquet.

— Je n'oublie jamais rien, monseur Roubier, dit Lewis avec son insupportable sourire amical. J'ai pensé que vous auriez envie de me revoir. Je vous en ai fourni le prétexte, voilà tout.

Pierre pâlit et jeta le paquet avec humeur. Il devait convenir que le policier avait raison. Il avait envie de parler à Lewis. Il voulait savoir à tout prix ce que cachaient les infernales paroles de Lewis : « Vous vous privez du plaisir de la découverte d'un être humain. » Ce homme aurait des révélations à faire concernant Kathleen... Quelles révélations? Apaisantes? Affreuses? Vraies? Fausses?

— Je dois vous dire, commença Pierre, que Kathleen m'a tout raconté.

— Je m'en doute, je m'en doute, dit tranquillement Lewis. Je vois même très bien ce qu'elle vous a raconté : le lord épouse la petite vendeuse de parfums. Très joli... Puis la famille du lord se met à détester cette lady d'occasion. Très triste... Puis l'accident d'auto. La lady est veuve; elle hérite. Alors la famille Denver met à ses trousses un policier du Yard... Très vilain!

— Exact, flic! riposta Pierre. Mais vous n'avez pas l'air de savoir qu'elle se trouvait à trente kilomètres du lieu de l'accident...

— Exact! admira Lewis ironiquement. Beau récit. Mais je n'aime pas les trous. Or, il y en a, dans ce récit. Tout ce qu'elle dit est vrai. Mais il y a ce qu'elle ne dit pas, qui est également vrai.

— Vous êtes un salaud! gronda Pierre. Et vous ne l'aurez pas, mettez-vous ça dans la tête! Vous n'aurez pas Kathleen, parce que je ferai tout ce qu'il faudra pour ça!

— Vous êtes même le seul à pouvoir le faire! acquiesça Lewis avec sa désespérante politesse.

Pierre rentra, broyant du noir. Ce soir-là, chez Kathleen, il se montra silencieux et fermé. Kathleen, elle, souffrait de la chaleur, qui avait été torride toute la journée.

— Quel climat!... soupira-t-elle tandis que Pierre lui versait un verre d'eau. A Paris, j'avais au moins la ressource d'aller flemmarder le long des quais, avec des amis, jusqu'à une heure du matin...

— Tu devais être fatiguée, pour le travail du lendemain, dit sournoisement Pierre. C'est dur de vendre des parfums?

— Comment sais-tu que je vendais des parfums? s'écria Kathleen.

— Tu me l'as dit, répondit-il.

— Je ne m'en souviens pas, objecta Kathleen.

— C'était loin de chez toi? reprit Pierre.

— Aux Champs-Élysées.

— Beau quartier! sourit Pierre. Je parie que c'est là que tu l'as connu...

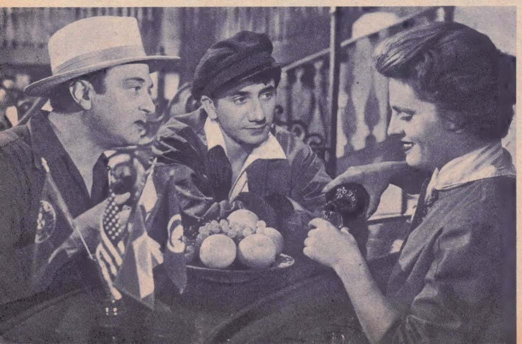
— Qui? demanda Kathleen.

— Lord Denver! Le fameux Bill! jeta Pierre avec rancune.

La jeune femme se dressa, courroucée :



— Je suis sûre, dit Kathleen à Pierre, qu'il y a quelqu'un au bout du fil.



Pierre retrouva au bar Porfirio et Amalia.

— Je n'aime pas qu'on fouille dans les tiroirs! s'écria-t-elle. Ce qui s'est passé avant toi ne te regarde pas. Depuis le sable de Nazaré jusqu'au verre d'eau que je viens de boire, toutes les minutes de ma vie t'appartiennent. Mais pas celles qui précèdent. Celles-là sont à moi.

— Il faut t'aimer les yeux fermés! dit amèrement Pierre. Je ne sais rien de ta vie et je t'ai tout dit de la mienne.

— Je ne te l'avais pas demandé! répliqua Kathleen, fermement. Allons, ajouta-t-elle avec tendresse, ne nous déchirons pas, à quoi bon?... Viens m'embrasser!

Il l'embrassa. Mais la jalousie, le dépit, la fureur de savoir le mordaient au cœur. Le lendemain, il retourna au *King George*...

***

Lewis n'était pas au bar, mais au hammam attenant à l'hôtel. Pierre, qui voulait à tout prix rencontrer Lewis, se

dévêtit et entra à son tour dans le bain de vapeur. Lewis le vit venir sans surprise. Il avait achevé sa sudation et se faisait masser. Il eut son petit sourire calme de parfait gentleman et accueillit Pierre comme dans un salon.

— Ce qu'il y a de terrible, murmura Pierre, c'est d'avoir besoin de gens comme vous, Lewis.

— Mais vous n'avez pas besoin de moi! s'écria cordialement le policier. Lady Denver vous a donné déjà beaucoup d'elle-même : pourquoi ne pas essayer de vous en contenter ? Le bonheur est peut-être là!

— Vous me donnez la nausée, dit Pierre, assommé par ce cynisme souriant.

— Évidemment, reprit le policier, je fais l'effet d'une brute. Lady Denver a droit à toutes les compassions, évidemment! Quand on a perdu un mari aussi exceptionnel...

La jalousie de Pierre donna droit dans le panneau :

— Exceptionnel ? s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il avait de si exceptionnel ?

— Tout! affirma onctueusement Lewis. Il se situait très au-dessus de la moyenne des hommes. D'abord, il était beau. Vous n'êtes pas laid, monsieur Roubier. Mais Lord Denver était beau, vous voyez la nuance.. Il était également riche, généreux, sensible, cultivé, élégant, spirituel...

— Admettons! grogna Pierre. Donc, on ne pouvait que l'aimer... Et si elle l'aimait, pourquoi la soupçonner ? Est-ce qu'on tue les gens qu'on aime, monsieur Lewis ?

Lewis se souleva sur un coude, regarda profondément Pierre.

— C'est une question que l'on doit pouvoir vous poser, dit-il. *Est-ce qu'on tue les gens qu'on aime, monsieur Roubier ?*

Il y eut un silence. Pierre ricana :

— Vous savez ça aussi... Compliments.

Lewis, d'un geste modeste, exprima qu'il n'y avait là aucune performance, mais simplement la conscience professionnelle d'un homme qui fait son travail à fond. Et il reprit :

— La douleur de lady Denver, devenue veuve, fit l'admiration de tout Londres. Vous comprendrez donc mon étonnement de voir une aussi grande souffrance s'évanouir aussi vite dans vos bras!

— Catherine a vingt-quatre ans! jeta Pierre. Un an de veuvage, ça ne vous suffit pas ?

— Un an ? fit Lewis en haussant les sourcils. Lord Denver est mort il y a à peine onze semaines, mon ami!... Voulez-vous consulter les journaux ? Je les tiens à votre disposition... Donc, *elle* vous a menti. Pourquoi ? Voilà un grand point d'interrogation, n'est-ce pas ?... Ou bien lady Denver a fait semblant d'aimer son mari.. Ou bien c'est vous qu'elle fait semblant d'aimer... Ou bien elle a fait semblant d'aimer les deux...



Kathleen révéla à Pierre la vraie personnalité de Lewis.

— Pourquoi ? dit Pierre san; penser à masquer combien ces habiles paroles le déchiraient.

— Qui sait ? Elle avait besoin de lord Denver pour être riche. Elle a eu besoin de vous pour être moins seule... On objectera que tout cela ne me regarde pas. Mille regrets! Je suis payé pour éclaircir le mystère de la mort de lord Denver. Je ne dois rien négliger.

— Enfin, dit Pierre, il y 'a eu une enquête. L'innocence de Kathleen a été prouvée...

— Non, rectifia Lewis avec douceur. C'est sa culpabilité qui *n'a pas pu* être prouvée... Voyons, que penseriez-vous d'une femme qui vous laisserait monter dans une auto en sachant parfaitement que vous avez toutes les chances de vous casser la figure...

— Prouvez-le! défia Pierre.

— Je n'ai aucune preuve, en effet, avoua Lewis. Mais un bon joueur de bridge ne jette jamais ses cartes avant de les avoir toutes éprouvées. Il m'en reste encore une. Une toute petite. Mais n'espérez pas que je vous dise laquelle... Ne sortez pas tout de suite, monsieur Roubier! Vous êtes en pleine sudation, etc.

Mais Pierre avait déjà claqué la porte.

Il passa chez Amalia. Là, Porfirio, qui l'attendait, lui jeta :

— Ton cargo est arrivé, Parisien! Et avec un capitaine sur mesure : il est Français!... Il fait son mazout aujourd'hui, et demain, départ! Ça te va ?

Pierre affirma que ça lui allait parfaitement. Et il bondit chez Kathleen. La jeune femme et le petit Manuel étaient penchés sur un album de photos. Ce tableau mit Pierre en fureur : ainsi, elle ne pouvait se défendre d'évoquer son passé, son cher passé! Il pria Manuel d'aller rejoindre sa mère. Puis il éclata :

— Jolies photos! En voilà une prise devant le château du prince charmant. La famille du prince, rangée devant le perron, accueille pour la première fois la bergère. Moment historique! Le prince charmant n'est pas là, lui ? Suis-je bête : c'est lui qui prenait la photo! Pauvre prince! Il ne se doutait pas que ses jours étaient comptés...

— Pierre!... interrompit Kathleen dans un cri.

Pâle, elle se dressa devant Pierre, les yeux agrandis.

— Allons, reprit-elle, tu as vu ton ami Lewis, c'est évident... Mes compliments. Ça te démangeait de voir les grosses pattes de ce gendarme me déshabiller devant toi!

— Je voulais savoir, dit Pierre, les dents serrées. Il fallait que je sache. Je sais maintenant que tu m'as menti. Ton mari n'est pas mort depuis un an, mais depuis deux mois et demi à peine... Pourquoi m'as-tu dit : un an ?

— Peut-être parce que ça m'a paru plus convenable, jeta Kathleen avec mépris. Pour ne pas te choquer. Car, au fond, tu es un petit bourgeois... Veux-tu lire le compte rendu de l'enquête ? J'en ai un exemplaire dactylographié, justement! S'il faut fournir son casier judiciaire pour devenir ta maîtresse, c'est facile, tu sais!

— Kathleen! reprocha douloureusement Pierre. Je suis malheureux!

— Par ta faute! répliqua la jeune femme.

— Je te demande pardon! murmura Pierre.

Il la serra contre lui. Elle lui donna un tel baiser d'amour qu'il s'écarta soudain, repris par son terrible doute. Donnait-elle de tels baisers à l'autre, au beau lord qu'elle avait peut-être bafoué, peut-être aimé ?... Lewis avait raison : feignait-elle d'aimer Pierre ?... Avait-elle feint d'aimer Bill Denver ?... Peut-être mentait-elle encore.

— Combien de fois l'as-tu embrassé comme ça, avant qu'il comprenne que tu te payais sa tête ? gronda Pierre.

Cette fois, Kathleen le repoussa violemment :

— Va-t'en! cria-t-elle avec colère.

— Oui, répliqua Pierre, je m'en vais! Le cargo part demain, et moi avec! J'en ai fini avec tes mensonges et tes silences qui sont encore des mensonges! Je te laisse avec ton passé!

Il prit dans sa poche la clef de Kathleen, la jeta sur les dalles :

— Tiens! dit-il. Tu la donneras au suivant...

***

Voyant Pierre entasser fébrilement ses vêtements pêle-mêle dans sa valise, Maria s'étonna :

— Qu'arrive-t-il ?

— Mon cargo qui arrive! jeta Pierre. Ça fait deux mois que je l'attends.

— On n'en parlait plus depuis des semaines, observa Maria. Je pensais que tu avais changé d'avis. Tu pars... à cause d'elle ?

— Qui ça, « elle » ? dit méchamment Pierre. Connais pas.

— Le mal que tu vas lui faire! reprocha Maria. Elle n'avait que toi...

— Ah! ça! Pour m'avoir, elle m'a eu! ricana le jeune homme. Mais rassure-toi, je ne suis ni le premier ni le dernier. Elle en *aura* d'autres!

Pierre était déjà dans la rue. Le petit Manuel bondit à sa poursuite. Le pauvre gosse avait le cœur gros à l'idée du départ de son grand ami.

— Tu ne vas pas pleurer ? s'écria Pierre. Écoute, nous deux, on est des copains, des hommes. Les hommes, ça ne doit jamais pleurer. Les mouchoirs mouillés, c'est pour les filles... Tu as compris ?

Ravalant ses larmes, l'enfant parvint à articuler courageusement :

— Adieu, Parisien!

— Bon! approuva Pierre. Maintenant, tu es un homme... Adieu, Manuel!

***

Kathleen avait reçu une convocation de la police. Elle se rendit au commissariat et s'entendit déclarer qu'elle devait déposer son passeport aux fins de régularisation :

— Les étrangers, lui expliqua aimablement le policier qui la reçut, sont tenus de déclarer leurs changements de domicile, ce que vous avez omis de faire en quittant l'hôtel *Aviz*. C'est sans gravité... Une simple formalité. Votre passeport sera prêt lundi. Je vous le ferai rap orter chez vous.

Kathleen fronça les sourcils. On

A la fête, Kathleen rencontra Maisie et Silveira.



était un samedi. Il était inconcevable qu'on puisse la priver de son passeport deux jours durant pour une formalité aussi brève. Kathleen comprit : la manœuvre était signée Lewis. Mais elle n'était pas régulière.

— Monsieur, dit Kathleen au policier portugais, j'irai prendre conseil auprès du Consul d'Angleterre. Nous verrons bien si vous avez le droit de m'ôter mon passeport pour quarante-huit heures. Qu'en pensez-vous, inspecteur Lewis ?

En effet, Lewis était dans la pièce voisine. Se voyant découvert, il entra paisiblement et salua Kathleen.

— Vous êtes une femme remarquablement intelligente, lady Denver! sourit-il. Vous avez tout à fait raison... Ou, plutôt, vous aurez raison lundi matin, car, d'ici là, le Consulat est fermé. Dès qu'il sera ouvert, il ne me restera qu'à vous rendre votre passeport, à vous présenter mes excuses pour le regrettable malentendu, et à encaisser respectueusement les réprimandes de M. le Consul.

— Vous commencez à jouer avec des cartes truquées, inspecteur Lewis! répliqua Kathleen. C'est mauvais signe.

— Je le souhaite pour vous, lady Denver! dit Lewis en s'inclinant.

Kathleen sortit. Lewis empocha calmement le passeport de la jeune femme.

— Eh bien! sourit le policier portugais. Pour quelqu'un qui devait être déprimée, elle se porte plutôt bien!

— Pendant la guerre, dit Lewis, j'ai vu un sergent recevoir une balle dans le cœur et continuer à courir pendant cent mètres avant de tomber. Lady Denver a sa balle dans le cœur, mon ami...

— J'espère, répondit le policier, qu'elle tombera avant lundi, sinon...

— Je le crois, dit Lewis. Sa dernière chance, c'était de quitter Lisbonne demain avec son amant. Et ça, maintenant, c'est impossible...

***

Après avoir déposé sa valise à bord du cargo, Pierre vint chez Amalia boire le dernier verre. Il s'accouda seul, au bar, tandis que les guitaristes jouaient leur mélancolique et voluptueuse musique. Un assez long temps s'écoula. Enfin, Pierre sentit, à ses côtés, une présence. Avant même d'avoir regardé, il savait que c'était Kathleen!

Ils burent silencieusement, côte à côte. Puis Kathleen demanda :

— Tu pars quand ?

— Dans quelques heures, dit Pierre. Ça vaut mieux, crois-moi.

Kathleen acquiesça d'un battement de paupières. Puis, sans regarder Pierre, elle parla tout bas, mais fermement :

— Je ne suis pas venue pour te retenir. Je suis venue pour t'apporter ce que tu cherchais si désespérément en moi : la vérité. Ce sera mon cadeau d'adieu... Écoute, Pierre : j'ai tué Bill Denver. Je l'ai épousé pour être riche. Je l'ai tué pour ne pas redevenir pauvre.

» Faire semblant d'aimer un être qui vous aime, ce n'est pas difficile. L'amour, ça se triche. J'ai triché, tant que j'ai pu, aussi longtemps que j'ai pu...

— Et un jour, continua amèrement Pierre, tu n'as plus eu la patience de mentir. Alors, tu lui as tout jeté à la figure... Un moment de défaillance, pauvre lady!

— Ma défaillance, c'est toi, murmura Kathleen.

— Et alors ? poursuivit avidement Pierre. Il a accepté le divorce ?

— Oui, dit Kathleen. Mais à condition d'annuler d'abord l'acte de donation qu'il avait signé et qui me faisait riche. Il voulait me renvoyer à mes cafés-crèmes, à mes tabourets de bar, à ma vie hasardeuse, à ma misère. J'ai eu peur, je l'ai supplié à genoux. Il m'a giflée, il est parti... Je savais où il allait. Il venait de téléphoner à son avoué. J'ai couru à la fenêtre, je l'ai vu monter dans sa voiture. Je savais qu'il allait rouler comme un fou. Je savais qu'au moindre choc rude l'essieu pourrait se rompre... devait se rompre. J'avais fait ce qu'il fallait pour ça.

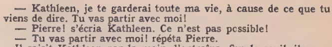
— Mais, objecta Pierre, dans tout ça tu n'as rien à craindre de Lewis. Jamais il ne pourra prouver que tu as vu ton mari monter dans la voiture.

— Il ne pourra jamais le prouver, dit calmement Kathleen. Mais je peux le lui dire. *Je vais* le lui dire.

— Tu n'es pas folle ? jeta Pierre avec émotion.

— Je vais le lui dire, répéta Kathleen. C'est ce qu'il attend. Il joue avec mes nerfs. Il cherche mon point faible. Et mon point faible, c'est toi, Pierre... Et maintenant, va-t'en, parce que, dans un instant, je vais me mettre à pleurer très fort. Parce que je t'aime, Pierre...

Pierre saisit Kathleen aux épaules, tourna vers lui le visage désespéré de la jeune femme :



— Kathleen, je te garderai toute ma vie, à cause de ce que tu viens de dire. Tu vas partir avec moi!

— Pierre! s'écria Kathleen. Ce n'est pas possible!

— Tu vas partir avec moi! répéta Pierre.

Il saisit Kathleen par la main, l'entraîna. Sur le seuil, ils rencontrèrent Porfirio. Pierre lui fit part de la nouvelle : Kathleen embarquait sur le cargo, avec lui.

— Porfirio, demanda Pierre, conduis Kathleen jusqu'au cargo.

— Que vas-tu faire ? s'écria Kathleen.

— Je vais chez toi boucler tes valises, et je te rejoins à bord! décida Pierre.

Porfirio, joyeusement, entraîna Kathleen vers le port.

— Mais, tenta de dire Kathleen, comment partir ? Je n'ai plus mon passeport!

— Soyez sans crainte, dit sagement Porfirio, les meilleures passeports sont ceux que fabrique la banque d'Angleterre. Allons, venez!

***

Pierre achevait les bagages de Kathleen. On frappe à la porte. Sans étonnement, Pierre vit entrer Lewis.

— Un coup dur pour vous, flic! lança joyeusement Pierre. Mme Denver part avec moi... Pauvre Lewis! Vous pensiez trouver ici une femme seule, désespérée, les nerfs prêts à craquer... Vous veniez cueillir le fruit d'un travail patient : les aveux de Lady Denver!... Eh bien! non. Tout l'échafaudage croule, mon pauvre Lewis!

L'inspecteur, d'un geste, avoua qu'en effet il se sentait vaincu.

— Elle vous a dit qu'elle a tué lord Denver ? dit Lewis après un silence.

— Oui, dit Pierre. Hein, mon pauvre ami, c'est terrible d'entendre cela et de ne pas avoir le moindre petit témoin à sa disposition ?

— Terrible! admit Lewis.

— Eh! oui, reprit Pierre. Elle l'a tué et je m'en moque. Moi aussi, j'ai tué, vous le savez. Un crime partout! D'ailleurs, c'est peut-être ça qui nous a unis, vous ne croyez pas ?

— Non, monsieur Roubier, dit paisiblement Lewis. Vous avez tué par amour, et lady Denver par intérêt. Vos deux meurtres ne vous rapprochent pas : ils vous séparent.

— Vous n'y entendez rien! dit Pierre en riant presque cordialement. On en reparlera quand vous aurez tué quelqu'un autrement qu'en service commandé!

— Vous ne voulez pas que je vous accompagne ? proposa Lewis en voyant que Pierre avait bouclé les valises.

— Ne soyez pas ridicule, Lewis! dit Pierre. Vous n'avez plus rien à espérer.

Un personnage aussi obstiné, aussi psychologue, aussi maître de ses nerfs que l'était Lewis ne perd jamais espoir. Mais, cela, Lewis eut l'habileté, en cette minute décisive, de ne pas le dire. Au contraire, il déclara :

— Je n'espère qu'une chose, monsieur Roubier, c'est que nous ne nous quittions pas tout à fait en ennemis!

— Sentimental! railla gaîment Pierre. Eh bien! d'accord. Venez, gendarme! Ça me fera un joli souvenir!

Les deux hommes se mirent à marcher côte à côte en direction du port.

— Vous avez failli gagner! sourit Pierre. Kathleen et moi, c'était fini. Je doutais d'elle, nous avions rompu, je partais seul... Eh bien! savez-vous ce qu'elle allait faire ?... Elle allait...

— Je parie, interrompit Lewis, qu'elle allait courir vers moi avec désespoir. Elle m'aurait dit : « L'homme que j'aime est parti, plus » rien ne m'intéresse, j'avoue que j'ai tué lord Denver, jetez-moi » en prison! »

» C'est bien ça, n'est-ce pas ? Ou, plus exactement, c'est ce qu'elle *vous a dit* qu'elle allait faire. Et vous l'avez cru. Ce qui, naturellement, lui a évité la peine de le faire...»

Ils approchaient du cargo. Par un hublot, Kathleen, qui attendait fiévreusement Pierre, les voyait et tremblait pour son bonheur. Mais Pierre ne pensait pas à cela. Pâle de fureur, il considérait Lewis avec une sorte de stupéfaction. Qu'osait-il dire, ce Lewis diabolique ? Il prétendait que Kathleen, une fois de plus, avait



— Vous n'aurez pas Kathleen! dit Pierre à Lewis.



— Vous vous privez d'un des plus grands plaisirs de l'existence ! dit Lewis à Pierre.

manœuvré Pierre : pour l'attendrir, elle avait feint de l'aimer, de vouloir se livrer par désespoir à la police... Alors Pierre, crédule, avait *marché* : bouleversé par tant d'amour, il avait voulu sauver la désespérée. Et il la sauvait, en effet, en la soustrayant à Lewis, en l'emmenant au loin...

— Lewis, murmura Pierre, j'aurais dû vous descendre le premier jour!

— Consolez-vous, répliqua Lewis sans émotion. Cela n'aurait rien changé à cette affaire. Un jour ou l'autre, vous vous seriez posé quelques questions élémentaires : pourquoi s'est-elle donnée à moi le jour même où elle rencontrait Lewis?... Pourquoi ne m'a-t-elle avoué la vérité que lorsqu'il n'y avait plus rien d'autre à faire?... Pourquoi ne m'aurait-elle pas roulé comme elle a roulé l'autre?... Elle a eu besoin de moi pour se protéger comme elle a eu besoin de l'autre pour s'enrichir... Pourquoi ne m'aurait-elle pas menti, puisqu'elle mentait à l'autre?

— Vous allez vous taire, oui? s'écria Pierre, menaçant.

— J'ai fini, monsieur Roubier! sourit Lewis. Et je vous souhaite un bon voyage!

Ils étaient arrivés devant la passerelle du cargo. Lewis fouilla dans sa poche, tendit à Pierre le passeport de Kathleen.

— Permettez-moi de vous faire ce petit cadeau! dit Lewis. Le passeport de lady Denver. De quoi vous poser une dernière question : pourquoi vous a-t-elle tout avoué précisément le jour où je lui faisais retirer son passeport?

Pierre prit le passeport sans savoir ce qu'il faisait. La colère, le doute, la souffrance l'aveuglaient. Il franchit la passerelle en courant.

Kathleen l'attendait dans leur cabine. Elle se jeta dans ses bras.

— J'ai eu tellement peur! murmura-t-elle. Lewis... que t'a-t-il dit encore?

— Tu m'espionnes, maintenant? ricana Pierre.

— Je t'attendais, soupira la jeune femme. Je t'ai vu arriver avec lui. J'ai failli courir sur le pont, t'appeler, comme une folle... Qu'est-ce qu'il voulait?

— Tu ne peux pas savoir! railla Pierre amèrement. Il voulait nous donner sa bénédiction, M. Lewis! Il m'a dit : « Soyez heureux, » monsieur Roubier!... » Il m'a même chargé d'un petit cadeau pour toi ton passeport. Comme ça, tu n'auras plus besoin de personne pour te sauver...

— Pierre, murmura Kathleen, tu es parti si vite, tout à l'heure, je n'ai pas eu le temps de te dire que mon passeport...

— Je t'en prie! interrompit Pierre en haussant les épaules. Parlons d'autre chose. A quoi rimerait tout ça, maintenant? Nous partons ensemble, n'est-ce pas, c'est ce qui compte!

— Qu'est-ce que ça veut dire « partir »? dit Kathleen d'une voix étrange. Ce qui compte, c'est ce qu'on emporte. Nous, nous emportons Lewis, en plus du reste. Lewis, qui sera toujours entre nous...

— Ça s'arrangera avec le temps, dit Pierre avec lassitude.

— C'est ça! soupira Kathleen. Moi, je m'habituerai à ma solitude, toi à la tienne...

— Nous avons perdu le droit d'être difficiles! dit rudement Pierre.

— Pas moi, répondit fièrement Kathleen. C'est tout ce qui me reste.

Pierre ne répondit pas, regarda la cabine, le hublot, la mer, d'un air excédé. Enfin, n'y tenant plus, il jeta :

— J'allais oublier le plus beau! Tu sais ce qu'il m'a dit, en me quittant? Que tu ne risquais rien en me menaçant d'aller te livrer à la police parce que tu savais d'avance que je t'en empêcherais...

Kathleen ferma les yeux. Ainsi, c'était de cette calomnie que Lewis s'était servi pour détruire la confiance, l'élan, l'amour de Pierre. Et, maintenant, Pierre douterait toujours. Toujours, une voix murmurerait en lui : elle t'a joué, elle s'est servi de toi; elle parlait d'aller se livrer non point par amour, mais pour te manœuvrer, te rouler...

— Et tu l'as cru? interrogea Kathleen d'une voix sans timbre.

— Non, dit faiblement Pierre.

Mais ce « non » n'était pas sincère, elle le sentait bien. D'ailleurs, Pierre ajouta aussitôt, du ton faussement désinvolte que l'on prend pour détourner le cours d'une conversation dangereuse :

— Tu viens voir le départ?

En effet, le cargo allait lever l'ancre.

— Pierre, dit Kathleen en serrant l'une contre l'autre ses mains qui tremblaient. Pierre, je t'aime... C'est la deuxième fois que je te le dis, mais je crois que, cette fois, tu vas me croire.

Il sortit sans répondre et monta sur le pont. L'équipage s'affairait. On allait lever la passerelle.

Kathleen s'élança. Malgré l'ébahissement des marins qui ne s'attendaient pas à voir la passagère de dernière minute quitter aussi soudainement le bord, la jeune femme franchit la passerelle juste à temps.

Comme elle s'y attendait, Lewis ne s'était pas éloigné. Il était là, sur le quai, immobile, patient. Il vit lady Denver venir à lui. Il comprit qu'il avait gagné... Et pas un muscle de son visage ne tressaillit.

Pourtant, son triomphe était complet. Ses prévisions les plus subtiles, les plus hasardeuses, se réalisaient : il avait semé le doute dans l'âme de Pierre. Pierre avait laissé voir qu'il doutait. Et Kathleen, par fierté, par passion, voulait détruire ce doute, donner la preuve la plus cruelle et la plus éclatante de son amour : elle renonçait à Pierre et venait se livrer.

Cependant, Pierre, accoudé au bastingage, contemplait le large tandis que le cargo frémissait et, dans le ronflement des machines, s'éloignait du quai. Le jeune homme chercha Kathleen du regard et s'aperçut qu'elle ne l'avait pas suivi. Il redescendit dans la cabine : Kathleen n'y était pas.

Alors Pierre courut à l'arrière du bateau, saisi d'une anxiété affreuse. Et, en effet, il aperçut Kathleen, à terre. Elle n'était plus qu'une petite silhouette claire, sur le quai. Auprès d'elle se tenait Lewis, immobile.

— Kathleen!... Kathleen!... cria Pierre d'une voix déchirante.

Mais Kathleen ne bougea pas. Et le cargo poursuivit sa marche inexorable. C'était fini. Ils étaient séparés à jamais. Lewis n'avait plus qu'à recueillir l'aveu qu'il attendait depuis si longtemps... Puis il remettrait à la justice lady Denver, coupable du meurtre de son mari.

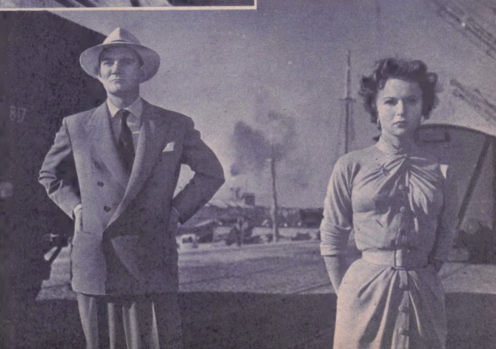
— Kathleen! cria encore Pierre.

Mais il savait qu'il criait en vain. Et il comprenait maintenant le sens terrible des paroles de Kathleen : « Je t'aime. C'est la deuxième fois que je te le dis, mais je crois que, cette fois, tu vas me croire... »

FIN



Pierre rejoignit Lewis au hammam.



Kathleen était sur le quai, auprès de Lewis immobile.

LES AMOURS DE NOS VEDETTES

Jean Chevrier

revient au cinéma et à la chanson

— Depuis que Marie Bell et moi avons quitté la Comédie-Française, j'ai plus de temps à consacrer au cinéma, qui est ainsi passé au premier plan de mon activité.

— Laissant au deuxième plan le théâtre ?

— Voilà...

— N'en avez-vous point de regret ?

— Aucun. D'autant plus que le cinéma me reprend à présent avec *Les Hommes en blanc*, sujet admirable sur la médecine et où j'incarne un chirurgien. Mon film précédent a été *Le Grand Pavois*.

— Projets ?...

— Non signés encore. Tout est une question de dates ; si celles-ci coïncident ou non avec ma tournée à Montréal.

— Car vous allez partir ?

— Avec une pièce où Paul Meurisse s'est fait très remarquer : *Un nommé Judas*.

MÉNAGE D'ARTISTES

— Avez-vous mis au point votre numéro de chansons ?

— J'ai enregistré en m'accompagnant au piano et à la guitare. Nous faisons ainsi des galas. J'ai participé, à Nice, au Gala International de la Chanson, l'année dernière, et j'ai prêté mon concours à Toulouse, le soir de Noël.

A ce moment, on téléphone à Jean Chevrier. C'est une maison de disques qui réclame encore des enregistrements.

— Vous êtes très pris... Avez-vous eu quelques vacances, cette année ?

— En principe, hiver comme été, nous allons nous « refaire » en Italie.

— Pas de mondanités ?

— J'aime la vie simple, les êtres spontanés et vrais.

— Parlez-moi de Marie Bell...

— Marie Bell ?

Jean Chevrier sourit et, avec un air de satisfaction :

— Elle a remporté un immense succès au théâtre Marigny, dans *Bérénice*...

Et il ajoute :

— Vous connaissez l'ardeur, la foi avec laquelle elle sert les classiques, en général. Ici, elle est admirable à travers toutes les nuances de l'élégant chef-d'œuvre de Racine.

— Je me demande, et je vous demande, si deux acteurs de votre classe, ayant l'amour de leur art, pourraient vivre enfin longtemps dans une bienheureuse retraite sentimentale.

— Oui et non.

— Expliquez votre pensée, voulez-vous ?

— De plus en plus, la vie perd de ses charmes. De plus en plus, on est attelé, chacun dans un sens, au char du métier et à l'effort qu'il faut fournir pour gagner sa vie. Pour que l'art n'y perde rien, pour que nous soyons toujours des acteurs, nous devons saisir toutes les occasions de communier dans l'exercice de cet art et il reste bien peu de temps pour ce que vous appelez la retraite sentimentale.

Je soupire. C'est tellement vrai, ce que dit Jean Chevrier.

Il reprend :

— C'est encore à Paris que nous nous rejoignons dans des instants d'intimité et de détente.

INSPIRATION...

— Quand vous répétez vos chansons !

— Ou quand je les compose au piano ou à la guitare. Je m'isole dans un coin du salon où elle est allongée, étudiant un rôle. A mesure qu'elle marche à travers la pièce, ou bien en la regardant disposer les fleurs et les branches, ou encore en regardant ses lèvres remuer silencieusement, l'improvisation revient m'habiter. Un arpège, un glissement de mes doigts sur les cordes, une chute de sa robe sur le tapis, le bruit de la page qu'elle tourne et, soudain, la chanson naît, la note entraîne la syllabe qui rime avec elle et le couplet entraîne le refrain.

— Si je puis dire... n'y a-t-il que des chansons silencieuses ?

Jean Chevrier a compris mon allusion. Aimablement, il se prête à la partie anecdotique de l'interview.

— Certes non, réplique-t-il en riant. Il y a aussi la chanson sauvage, celle qui naît le jour, le soir, ou pendant l'heure où Madame prend le thé avec une amie et discute avec sa lingère.

— Vous nous avez déjà fait profiter de cette ambiance... approuvai-je, réjouie.

— Oui, l'heure où Madame reçoit, où elle bavarde avec ses amies. Alors, elle a le génie du mouvement et du chuchotement. Du fond de mon isolement inspiré, des phrases murmurées me parviennent : « Dites-moi, ce rideau ne ferait-il pas mieux ainsi ? » Ou bien encore : « Le vase ne convient pas à ces » fleurs ; elles ont le col trop long », ou bien encore : « Je n'avais » pas remarqué que cette reliure n'était pas assortie à ce livre ! »

— Et vous bondissez ?

— Je crie : « Un peu de silence ! »

— Et tout se tait ?

— Oh ! deux minutes... Alors la chanson bondit en moi et elle roule comme un tonnerre sur la guitare et c'est la chanson sauvage, faite de silence et de reproches, d'amour et d'intimité, c'est le rythme des mots et de la musique surgis ensemble sous l'impulsion de cette rêverie contrariée.

Et Jean Chevrier ajoute :

— Mais c'est ça, la vie. La vraie vie qui contient toutes les émotions, celles du métier, celles des intimités affectueuses... celles, aussi, de ceux qui sont sur notre chemin pour essayer de nous y blesser. Mais...

— Mais... ?

— Au fond, aucune importance. Ce que nous ne réalisons pas là, nous le réalisons ailleurs. Ce que nous laissons ici en souffrant, nous le réalisons plus haut, avec plus de foi, plus d'ardeur, plus d'amour. Le métier d'acteur n'est pas à l'abri des déceptions, mais les difficultés nous réveillent. Un homme sans difficultés serait-il un acteur valable ? Il est nécessaire que le métier — théâtre ou cinéma — ne soit pas de tout repos...

Propos recueillis
par
Paule CORDAY-MARGUY.

Jean CHEVRIER et ses admiratrices bretonnes entre deux prises de vues du *Grand Pavois*.

(Photo Discina)

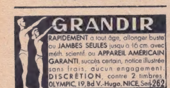


Le brillant causeur

réussit partout. Pour convaincre vos clients, charmer vos amis et amies, pour vous faire de précieuses relations, suivez chez vous, sans renoncer à aucune de vos activités, le

COURS DE CONVERSATION

par correspondance de
L'ÉCOLE DES SCIENCES ET ARTS
16, rue du Général-Malleterre, Paris-16e.
Pour un prix modique, vous bénéficierez d'un enseignement complet et pratique, présenté sous une forme familière et agréable. Demandez aujourd'hui même la brochure gratuite n° 17.261.





Apprenez à DANSER

Seul, en q. q. heures danses en vogue et claquettes. Not. c. envelop. timb. RIVIERA-DANSES, F. 43., rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

GAGNEZ DE L'ARGENT

chez vous grâce à **"120 travaux à domicile p. tous"**. Doc. gratis, j. 3 tim. p. f. spéc. JEP (MF), BP 32-10, Paris-10e.

ARIANE peut votre bonheur et votre réussite. 79, bd Montparnasse. - 1 à 6 h. sauf sam. Posez 5 questions, date naiss., 200 fr.

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE A TOUTES LES LECTRICES DE "MON FILM"

Découpez cette annonce et adressez-la avant le 30 avril à "OFFRE SPÉCIALE M. F.", 87, r. Réaumur, PARIS-2e

Une merveilleuse ménagère 37 pièces : 12 cuill., 12 fourch., 12 cuill. à café, 1 louche, alliage inox.

12 magnifiques couteaux en acier de Thiers, inoxydable, de première qualité

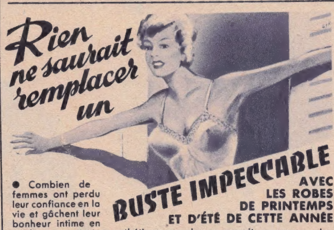
LE TOUT
soit 49 pièces
1.480 fr.

Bon de garantie officiel joint
Vous serez intégralement remboursé si vous n'êtes pas satisfait.

BON DE COMMANDE M. F.

Veuillez m'adresser tout de suite une ménagère 37 pièces et 12 couteaux, le tout pour 1.480 francs + frais de poste. Paiement du colis au facteur. Il est bien entendu que je serai remboursé intégralement si je n'ai pas ENTIÈRE SATISFACTION.

NOM : .... Prénom : .... Signature :
Ville : .... Rue : .... Dépt : ....



BUSTE IMPECCABLE
AVEC LES ROBES DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ DE CETTE ANNÉE

● Combien de femmes ont perdu leur confiance en la vie et gâchent leur bonheur intime en négligeant cette tare esthétique que rien ne saurait compenser : des seins flasques, insuffisamment ou trop développés.

● **Savez-vous qu'il est maintenant à votre portée d'obtenir sans traitement interne, un buste ferme et développé qui donne à celles qui le possèdent la confiance en soi et l'orgueil d'un corps parfait !**

● **Fruits des Etudes combinées des plus éminents cosmétologues Français et Américains, PLASTO-SEIN, de réputation mondiale, vous offre la plus haute efficacité connue à ce jour : les externes ultratréphonés, qui, en quelques semaines, triomphent des cas les plus désespérés.**

BON MO
ESSAI COMPLET
Envoyez-moi sans aucun engagement la documentation complète sur la formule N° et votre offre d'essai à vos frais.
Adressez ce bon ou sa copie à LABORATOIRES F. B. UNIS 23, r. Louis-le-Grand, Paris-2e
Plasto-Sein aux extraits mammaires

UNE NOUVEAUTÉ ***BIEN MIEUX QU'UN ÉCHANTILLON!*** vous essayerez, chez vous, pendant 10 jours, à nos frais, un traitement complet adapté à votre cas. Pour le recevoir, il suffit de choisir la formule vous convenant, de l'indiquer dans le bon et de nous l'envoyer sans joindre d'argent.
Pour un traitement n° 1 : seins trop petits ; n° 2 : seins tombants ; n° 3 : seins trop gros.

PARIS · BRUXELLES · MILAN · AMSTERDAM · MAYENCE · BARCELONE

VOTRE HOROSCOPE

Si vous désirez connaître vos chances en Amour, en Affaires, demandez votre étude astrologique. Envoyez date de naissance, enveloppe timbrée et 4 timbres à FAIRBANKS (Serv. 703), Boîte postale 93 à NICE (Alpes-Mar.).

GRANDIR
ALLONGEZ BUSTE, JAMBES, de plusieurs centimètres. Nouveau traitement Américain. Succès garanti. Notice discr. contre 2 timbres. - UNIVERSAL G. 4
13, Rue A.-D. Claye, PARIS-14e

Complétez votre collection de MON FILM

Numéros à 20 francs.

288 — **Juliette ou la clé des songes.**
290 — **Jamais deux sans trois.**
291 — **Terre damnée.**
292 — **La maison Bonnadieu.**
293 — **L'inconnu de Nord-Express.**
296 — **Maria du bout du monde.**
297 — **La Vallée de la vengeance.**
300 — **Sérénade au bourreau.**
301 — **Secrets de femme.**
302 — **Coq en pâte.**
303 — **Enamorada.**
304 — **Mammy (La faute d'un fils).**
305 — **Trafic en haute mer.**
308 — **La Femme perdue.**
309 — **Le Bal du printemps.**
310 — **L'Ange qu'on m'a donné.**
311 — **Le Chevalier du stade.**
312 — **Mensonges.**
313 — **Les clairons sonnent la charge.**
315 — **Une place au soleil.**
316 — **Massacre en dentelles.**
317 — **Tapage nocturne.**
318 — **L'Homme de ma vie.**
319 — **La vérité sur "Bébé" Donge.**
320 — **Seul au monde.**
321 — **La Forêt de l'adieu.**
322 — **Capitaine Ardant.**
323 — **Agence matrimoniale.**
324 — **La Vallée des Géants.**
325 — **Coiffeur pour dames.**
326 — **Marqué au fer.**
327 — **Cette sacrée famille.**
329 — **Le Banquet des Fraudeurs.**
330 — **Duel sous la mer.**
331 — **Monsieur Taxi.**
332 — **Les conquérants de Carson City.**
333 — **La Minute de Vérité.**
334 — **"Mara-Maru".**
335 — **Douze heures de bonheur.**
336 — **Carnaval au Texas.**
337 — **Riche, jeune et jolie.**
338 — **La Jeune Folle.**
339 — **Ivanhoé.**
340 — **Elle et Moi.**
341 — **Un Américain à Paris.**
342 — **Le Fruit Défendu.**
343 — **Il est minuit, Dr Schweitzer.**
344 — **Le Corsaire Rouge.**
345 — **Tambour battant.**
346 — **Convoi de femmes.**
347 — **Les amants de Tolède.**
348 — **Au Pays de la Peur.**
349 — **L'Appel du Destin.**
350 — **Scaramouche.**
351 — **Les Amants de minuit.**
352 — **Montagne rouge.**
353 — **Lettre ouverte.**
354 — **Le boulanger de Valorgue.**
355 — **Le Carrosse d'or.**
356 — **Le gouffre aux chimères.**
357 — **Des jupons à l'horizon.**
358 — **Peking-Express.**
359 — **La "Maîtresse de fer".**
360 — **Si l'on mariait papa !**
361 — **Chantons sous la pluie.**
362 — **La Fugue de M. Perle.**
363 — **Histoires interdites.**
364 — **Avril à Paris.**
365 — **La Taverne des Révoltés.**
366 — **L'Homme au masque de cire.**
367 — **La Pocharde.**
368 — **La Loi du silence.**
369 — **Les Sept péchés capitaux.**
370 — **La mission du commandant Lex.**
371 — **Le petit monde de Don Camillo.**
372 — **Un Amour désespéré.**
373 — **Grand gala.**
374 — **Les amours finissent à l'aube.**
375 — **Sensualità.**
376 — **La maison du Silence.**
377 — **Allô !... je t'aime.**
378 — **Le fils de Géronimo.**
379 — **Le père de Mademoiselle.**
380 — **Le miracle de Fatima.**
381 — **Le Bon Dieu sans confession.**
382 — **L'homme des vallées perdues.**
383 — **Le grand Secret.**
384 — **Sous le plus grand chapiteau du monde.**
385 — **Duel à Dakar.**
386 — **Madame de ...**
387 — **Quai de Grenelle.**
388 — **Le Marchand de Venise.**
389 — **Virgile.** — Lucrèce Borgia.
390 — **Quand tu liras cette lettre.** — Thérèse Raquin.
391 — **La Femme au Gardénia.** — Les Orgueilleux.
392 — **Jules César.** — La Dame aux camélias.
393 — **Femmes de Paris.** — Les Enfants de l'Amour.
394 — **Stalag 17.** — Les Compagnes de la Nuit.
395 — **La Reine Vierge.** — Les Trois Mousquetaires.
396 — **L'Ennemi public n° 1.** — L'Homme tranquille.
397 — **Le Vagabond des mers.** — La Rage au corps.
398 — **Destinées.** — Le Salaire de la Peur.
399 — **Le vol du secret de l'Atome.** — Le Guérisseur.
400 — **Le Souffle sauvage.** — Avant le Déluge.
401 — **La première Sirène.** — Fanfan la Tulipe.
402 — **Sangaree.** — Nez-de-Cuir.
403 — **Le Retour de Don Camillo.** — Moulin Rouge.
404 — **Le Blé en Herbe.** — Les Révoltés de Lomanach.
405 — **Tonnerre sur le Temple.** — Les Fruits Sauvages.
406 — **L'Amour d'une Femme.** — Alerte au Sud.
407 — **Le petit Jacques.** — Minuit... Quai de Bercy.
408 — **Aventure dans le Grand Nord.** — Ma Petite Folie.
409 — **L'Homme de Berlin.** — Dortoir des Grandes.
410 — **La charge sur la Rivière Rouge.** — Les Intrigantes.
411 — **L'Aventurier de Séville.** — L'Age de l'Amour.
412 — **Le cran d'arrêt.** — Quo Vadis ?
413 — **Mon Grand.** — Un Caprice de Caroline chérie.
414 — **Monsieur Ripois.** — La Caraque Blonde.
415 — **Les Bagnards de Botany Bay.** — Lili.
416 — **Catherine et son amant.** — L'esclave.
417 — **Vaquero.** — Mam'zelle Nitouche.
418 — **L'affaire Maurizius.** — Le prisonnier de Zenda.
419 — **Chasse au Gang.** — Un trésor de femme.
420 — **Dernier Rendez-vous.** — Une vie de garçon.
421 — **Les Pillards de Mexico.** — Le Grand Jeu.
422 — **Le Secret d'Hélène Marimon.** — Nous sommes tous des Assassins.
423 — **Le Roi des Iles.** — Par ordre du Tsar.
424 — **Vacances Romaines.** — Les Dents Longues.
425 — **Raspoutine.** — Horizons sans fin.
426 — **Hondo, l'homme du désert.** — L'étrange désir de M. Bard.
427 — **Le Grand Pavois.** — Sang et Lumières.
428 — **Le petit Garçon perdu.** — Orage.
429 — **Le Fantôme de la rue Morgue.** — Les Belles de Nuit.
430 — **Le Château de Verre.** — La Belle de Cadix.
431 — **La Castiglione.** — Violettes Impériales.
432 — **La poursuite dura sept jours.** — Comment épouser un millionnaire.
433 — **Châteaux en Espagne.** — Romance inachevée.
434 — **Quand la Marabunta gronde.** — La dernière Valse.
435 — **La Marchande d'Amour.** — Quai des Blondes.
436 — **Écrit dans le ciel.** — Cadet Rousselle.
437 — **Le Mort en fuite.** — Tant qu'il y aura des hommes...
438 — **Le Crime était presque parfait.** — Obsession.
439 — **Le Comte de Monte-Cristo.** — La Belle du Pacifique.
440 — **La Piste des Éléphants.** — Roméo et Juliette.
441 — **Le Rouge et le Noir.** — Monrez... nous ferons le reste...
442 — **Un Grain de Folie.** — Le Défroqué.
443 — **Votre dévoué Blake.** — Rhapsodie.
444 — **Richard Cœur-de-Lion.** — Mogambo.
445 — **Un si doux visage...** — Les Chevaliers de la Table Ronde.
446 — **Les Géants du Cirque.** — Madame du Barry.
447 — **Double destin.** — Capitaine sans loi.
448 — **Mademoiselle Porte-Bonheur.** — Ali-Baba et les Quarante voleurs.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 20 fr. (Ajoutez 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) *Pour envoi à l'étranger :* 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2e).
Aucun envoi contre remboursement.

Le directeur de la publication : A. RAYEZ.
L'administrateur-gérant : Gaston ALLEMANE.



Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes (S.-et-O.) — 5893-3-55. — Dépôt légal : 1er trimestre 1955.
Distribué par TRANSPORTS-PRESSE.



mon FILM

publie dans ce numéro :

L'HOMME aux MILLIONS

avec Gregory PECK

un récit complet en photos du film